LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 25 JANVIER 1906 — No. 16

A Travers le Monde

EN CHINE.

Encore une fois les fils du Ciel viennent de manifester leur haine contre les Européens. Shangaï a été le théâtre du massacre des blancs, du pillage et de l'incendie de leurs demeures. Or. Shangaï est la ville la plus Européenne de toute la Chine, ce qui donne un caractère particulier à l'émeute et peut, dans une certaine mesure, passer pour refléter l'état d'âme des jaunes à l'intérieur de l'empire, où ils connaissent des Européens que les descriptions haineuses de leurs prêtres. Si cela est un point à noter il en est un autre auquel on ne saurait attacher trop d'importance, car ces conséquences peuvent être graves.

Les rapports émanant des divers consulats signalent la population japonaise de Shangaï comme ayant pris part au massacre des Européens. Ainsi Japonais et Chnois, oubliant leurs griefs, ont frappé ensemble ceux qu'ils considèrent comme des ennemis communs et qu'ils nomment les barbares de l'Occident.

Evidemment l'Empereur du Japon blâmera et même punira sevèrement les fauteurs ; il convient même de dire que, continuant sa politique de 1899-1900, il a déjà envoyé deux navires de guerre pour qu'ils se joignent aux navires français et anglais et les aident par tous leurs moyens à rétablir l'ordre. Sans doute on ne peut pas accuser l'empereur japonais et son gouvernement de cénophobie, ce serait une folie, mais la folie ne serait pas moins grande si l'on admettait, ne fusse qu'un instant, que les dirigeants orientaux sont le miroir fidèle de l'âme du peuple.

Aussi quelle que soit l'attitude des empereurs de l'Empire Céleste et du Japon, nous ne devons envisager que les agissements de la populace, car la population c'est le nombre et le nombre c'est la force.

Quand on considère l'influence des prêtres sur le peuple et le soin qu'ils prennent à entretenir la haine de la religion chrétienne et des Européens, on n'est plus étonné d'assister, de temps à autre, à des tueries au moyen desquelles les prêtres mesurent le dégré d'incubation du germe cruel déposé par eux au sein du peuple, germe qui éclora un jour prochain et qui s'appellera pour l'Europe et peut-être le monde entier : le *Péril Jaune*.

Encore une fois l'Europe est prévenue ! Les Chinois que l'on croyait avoir matés en 1900 ne le sont qu'en apparence, ils n'en continuent pas moins à haïr l'étranger et attendent, sans doute, d'être forts pour exécuter la grande levée de boucliers qui doit jeter les barbares à la mer et peut-être même porter la guerre jusque chez eux.

Dans les milieux gouvernants on ne considère pas cette éventualité comme très sérieuse, ou du moins la croit-on si éloignée que l'on ne prend aucune mesure pour y parer. C'est sans doute une erreur. Ce que l'on considère comme ne devant se produire que très tard pourrait bien survenir avant la fin du siècle.

Les Japonais ont mis quarante ans pour se rendre capables de battre la plus grande puissance européenne. Peut-être cinquante ans ne seront pas écoulés avant que les Cinois, qui ne le cèdent en rien aux Japonais comme intelligence et facultés d'assimilation, soient assez forts pour tenir en échec l'Europe.

Et que fera cette dernière lorsque les hordes jaune, sous le commandement d'un nouvel Attila, fouleront le sol européen, semant partout la terreur. Ne sera-t-il pas trop tard alors pour s'unir et faire face au péril commun ?

L'INCIDENT DU MAROC.

L'Europe attend toujours avec angoisse la conférence d'Algéziras dont le résultat sera la paix ou la guerre entre la France et l'Allemagne. Mais si les hostilités s'ouvraient il faudrait s'attendre à la rentrée en scène de plusieurs nations et véritablement la guerre serait européenne.

Ce n'est pas sans intention que Guillaume II, à son dernier discours du trône, a fait allusion à la triplice qui, dit-il, est aussi forte que jadis.

Cependant, il est permi de penser que le Kaiser a pressenti de probables défaillances puisqu'il a soin d'ajouter que, même sans la triplice, l'Allemagne est assez forte pour s'engager dans une grande guerre.

En effet, la conduite de l'Italie, qui flirte avec la France depuis quelques années, n'est pas sans lui inspirer de légitimes inquiétudes. D'autre part, l'Autriche qui a deviné le rêve allemand ne prêtera pas volontiers mainforte au géant qui a formé le dessein de faire de Trieste et de Tiume des ports allemands. Mais en admettant que contre toute attente la triplice marche avec son chef contre la France, elle ne la trouvera pas isolée. L'Angleterre n'a pas caché que son appui, tant moral que matériel, est tout acquis à la France, et tout le monde sait que la puissance anglaise n'est pas un vain mot.

Entre la Russie et la France il existe un traité défensif et du fait que la France soutiendrait une guerre défensive la Russie devrait lui prêter main-forte.

La Russie tiendrait-elle sa parole ? Il y a tout lieu de le croire et quoique la révolution batte son plein, l'Ours Moscovite est encore assez fort pour immobiliser une et même plusieurs armées.

La Belgique, pour échapper à la germanisation, se verra dans l'obligation de rentrer dans la lutte.

Comme on le voit l'angoisse de l'Europe est bien justifiée.

Cependant la situation semble s'être un peu améliorée. Le courant d'opinion en Allemagne semble tout acquit à la paix. surtout depuis la publication du livre jaune qui met à jour le peu de sagesse de la politique du chancelier Bulow. Et, aussi despuis le superbe et énergique discours du Ministre des Affaires Etrangères Rouvier, qui fut appuyé par un vote de 531 voix contre 51, donnant au monde entier l'impression que la France devant le danger savait se montrer énergique et forte comme il convient à la nation qui depuis l'aurore de l'histoire a eu tant d'influence dans le monde.

La presse mondiale, notamment la presse anglaise, a su apprécier ce mouvement. La presse allemande en a été impressionnée, et l'un des journalistes les plus connus, M. Maximilien Harden, s'exprime ainsi dans le *Zukunft* : "On ne se doute pas combien depuis notre dernier avatar le nimbe qui entourait le nom allemand a pâli. Jamais un ministre n'a apporté en aussi peu de temps autant de malheurs à un peuple grand et sage, et jamais aucun ministre n'a su dissimuler sous un pareil monceau de papiers imprimés les vicissitudes de son action politique."

Voilà jugée par un Allemand, qui ne passe pas pour être tendre vis-à-vis de la France, voilà jugée, dis-je, la politique allemande.

Il est heureux que le peuple allemand s'apperçoive des maladresses de son gouvernement, car peut-être aura-t-il assez d'influence auprès de son souverain pour le déterminer à renoncer à une guerre injuste qui, de plus, pourrait être malheureuse.

La conférence sera longue et l'on peut s'attendre à beaucoup d'âpreté de part et d'autre. Nul ne peut en prévoir le résultat ; mais, quoiqu'il en soit, le sultan du Maroc peut s'attendre à être fortement malmené, car on peut dire que sa fourberie est, en grande partie, la cause de ce qui arrive.

R. B.

Faits Divers

Le G. T. P.

OTTAWA, 22 jan.—Vers la fin de la semaine, des soumissions seront demandées pour la construction de 245 milles de chemin de fer, de Winnipeg au Lac Supérieur, et 150 milles de Québec en allant vers l'ouest. On s'attend à ce que le chemin soit prêt, de Winnipeg au Lac Supérieur, en temps pour les récoltes de 1907. Si le Grand Tronc ne manque pas, la commission fera sa part. Les deux sections que nous venons de nommer seront sous contrat d'ici au premier de mars, et les autres parties du chemin le seront aussi, le plus tôt possible.

16,000 Ames pour Calgary.

D'après un recensement qui vient d'avoir lieu, la population de Calgary serait de 16,000 habitants, cela en comptant les faubourgs.

Le Prix du Bois Monte.

Le prix du bois est augmenté ici, en conséquence de l'augmentation dans la Colombie Anglaise. Le prix du bois de la Colombie Anglaise a monté continuellement depuis un an et nos marchands de bois, n'ayant pas augmenté leurs prix avant cette semaine, ont vendu, pendant les derniers mois, les bardeaux et certaines lignes de bois de construction, au prix coûtant. Le prix du bardeau est maintenant de 25c. Le bois de la Colombie Anglaise est à $2.00 le mille, ici à Edmonton et le long du Canadian Northern.

Tempête de Neige.

Manitoba a essuyé une tempête de neige assez sérieuse le 19 et 20 du courant. Il est tombé deux pouces et demi de neige, et le vent soufflait à près de 40 milles à l'heure. Les trains ont presque tous été retardés par cette tempête.

A Calgary.

Il est fortement question d'avoir un tramway électrique. Le conseil-de ville attend ces jours-ci le rapport des commissaires nommés pour discuter cette question.

Condoléances

A une assemblée de la Société de Colonisation, tenue au bureau du secrétaire, M.Gariépy, les ordes du jour suivants ont été adoptés :

Proposé par M. Thibaudeau et secondé par M. Lessard :

Que cette société a appris avec regret la mort de Mademoiselle Picard, décédée à l'hopital général vendred. dernier, et prie M. le président, J. H Picard d'accepter les sincères condoléances de cette assemblée. "

Proposé par le Dr Roy, secondé par J. H. Gariépy : Que la Société de Colonisation d'Alberta a appris avec regret la mort de l'Hon. M. Préfontaine, Ministre de la Marine, et qu'un télégramme soit envoyé à Madame Préfontaine, pour lui offrir nos sympathies. "

Encore un !

Le candidat libéral dans Kinistino, M. Sandison, est définitivement élu par 49 voix de majorité.

Ce nouveau député porte à 17 le nombre des sièges libéraux dans la législature de Saskatchewan.

De plus en plus enfoncés les "Provincial Righters."

"L'Eclair"

Tel est le titre d'un nouveau journal libéral qui vient de faire son apparition à Québec. *L'Eclair* est publié par un groupe de jeunes libéraux, amis de Mtre L.-A. Tachereau l'opposant du sénateur Choquette pour la mairie.

L'Immigration

Pour l'année finissant le 31 dec., 1905, il y a une augmentation de 10, 395 sur l'année précédente. Le nombre des immigrants qui sont entrés au Canada en 1905 est de 144,618.

En France

Le France vient d'élire son nouveau président, le terme de M. Loubet étant fini. C'est M. Armand Fallières, président du Sénat, qui a été choisi.

Les journaux font beaucoup d'éloges du nouvel élu. C'est, dit-on, un homme qui aime beaucoup la vie de de famille, et passe ses soirées dans sa demeure. M. Fallières dit que son seul désir est de suivre les chemins tracés par son prédécesseur, "Papa Loubet."

A Saint-Boniface

Le contrat pour la construction à Saint-Boniface d'une magnifique cathédrale de style romain a été signé le 18 courant. La cathédrale coûtera plus de $225,000. Les travaux vont commencer immédiatement.

Les contracteurs sont MM. Sénécal et Smith.

GRAND CONCOURS

Ouvert à tous les lecteurs du Courrier de l'Ouest

Voulez-vous aider à l'avancement du seul journal canadien-français dans Alberta et Saskatchewan, et gagner un des prix suivants ?

No. 1. A toutes les personnes qui nous enverront le prix d'un an d'abonnement au journal, soit une piastre ($1.00), nous adresserons, franc de port, un superbe portrait en couleurs, grandeur 17 x 22 pouces, de notre Grand Canadien,

Sir Wilfrid Laurier

No. 2. Aux personnes qui nous enverront trois nouveaux abonnements, soit trois piastres ($3.00), nous donnerons un beau volume doré, sur tranche, de 175 pages, la vie du Pape actuel, illustrée de 22 gravures, dont deux portraits de

Sa Sainteté Pie X

No. 3. Enfin, ceux qui nous enverront cinq abonnements nouveaux, soit cinq piastres ($5.00), nous adresserons un riche

Album=Souvenir

contenant 30 vues d'Edmonton et des environs, les portraits des membres du Cabinet d'Alberta, photographies des fêtes d'inauguration, etc.

Il est relativement facile de gagner un de ces prix. On peut abonner un voisin, un parent, un ami. Ou encore, vous pouvez écrire à un parent ou à un ami au loin, lui annonçant la fondation d'un journal français à Edmonton et lui demandant de s'y abonner par votre entremise, afin de vous permettre de gagner un prix. Ou encore, on peut abonner, soi-même, un parent de la province de Québec ; un abonnement au COURRIER est un joli présent à faire.

Ce concours sera clos le 1 mars prochain. Il faudra donc que tous les retours nous oient parvenus avant cette date.

On devra se servir du bulletin ci-dessous pour faire les retours qui devront être adressés comme ci-dessous :

CONCOURS "A"

LE COURRIER DE L'OUEST, Edmonton, Alta., Boite 25

Messieurs,

Ci-inclus veuillez trouver la somme de..($.............)
pour l'abonnement des personnes dont les noms suivent.

NOMS	ADRESSES
....	....
....	....
....	....
....	....
....	....

Veuillez m'adresser mon prix par le retour du courrier.

Nom...

Adresse.....................................

Abonnez-vous au " COURRIER DE L'OUEST "

18

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

—C'est bien fait pour moi, dit Chaverny ; cela m'apprendra.

—On sait déjà votre affaire des mines, à la cour, Albret, poursuivit Gonzague. "Et votre Oriol," m'a dit le roi en riant, "savez-vous qu'on me l'a donné comme étant plus riche que moi."

—Que d'esprit. Quel maître nous aurons là.

Ce fut un cri d'admiration générale.

—Mais, reprit Gonzague avec un fin et bon sourire, ce ne sont là que des paroles ; nous avons eu mieux, Dieu merci ! Je vous annonce, ami Albret, que votre succession va être signée.

—Qui ne serait à vous, prince? dit Albret.

—Oriol, ajouta le prince, vous avez votre charge noblé ; vous pouvez voir d'Hozier pour votre écusson.

Le gros petit traitant s'enfla comme une boule et faillit crever du coup.

—Oriol, s'écria Chaverny, te voilà cousin du roi, toi qui es déjà cousin de toute la rue Saint-Denis... Ton écusson est tout fait : " d'or, aux trois bas de chausses d'azur, deux et un, sur le tout, un bonnet de nuit flamboyant," avec cette devise : "Utile dulci."

On rit un peu, excepté Oriol et Gonzague. Oriol avait reçu le jour au coin de la rue Mauconseil, dans une boutique de bonneterie. Si Chaverny eût gardé ce mot pour le souper, il aurait eu un succès fou.

—Vous avez votre pension, Navailles reprit cependant M. de Gonzague, cette providence ; Montaubert, vous avez votre brevet.

Montaubert et Navailles se répentirent d'avoir ri.

—Nocé, continua le prince, vous monterez demain dans les carosses. Vous, Gironne, je vous, dirai quand nous serons seuls tous deux, ce que j'ai obtenu pour nous.

Nocé fut content, Gironne le fut davantage.

Gonzague, poursuivant le cours de ses largesses, qui ne lui coutaient rien, nomma chacun par son nom. Personne ne fut oublié, pas même le baron de Batz.

—Viens ça, marquis, dit il enfin.

—Cousin, je connais mon sort, s'écria plaisamment le marquis ; tous nos jeunes condisciples qul ont été sages ont eu des "satisfecit"... moi, le moins que je risque, c'est d'être au pain et à l'eau. Ah ! ajouta t il en se frappant la poitrine, je sens que je l'ai bien mérité.

—Monsieur de Fleury, gouverneur du roi, était au petit lever, dit Gonzague.

—Naturellement, repartit le marquis c'est sa charge.

—M. de Fleury est sévère.

—C'est son métier.

—Monsieurs de Fleury a su ton histoire aux Feuillantines avec Mlle de Clermont.

—Aïe ! fit Navailles.

—Aïe ! aïe ! répétèrent Oriol et consorts.

—Et tu m'as empêché d'être exilé, cousin ? dit Chaverny ; grand merci ! Deux fois grand merci.

—Il ne s'agit pas d'exil, marquis.

—De quoi donc s'agissait-il, cousin ?

—Il s'agissait de la Bastille.

—Et tu m'as épargné de la Bastille ? Deux fois grand merci.

—J'ai fait mieux, marquis.

—Mieux encore, cousin ? Il faudra donc que je me prosterne ?

—Ta terre de Chaneilles fut confisquée sous le feu roi.

—Lors de l'édit de Nantes, oui.

—Elle était d'un beau revenu, cette terre de Chaneilles ?

—Vingt mille écus, cousin, pour moitié moins je me donnerais au diable.

—Ta terre de Chaneilles t'est rendue.

—En vérité ! s'écria le petit marquis.

Puis tendant la main à Gonzague et d'un grand sérieux :

—Alors, c'est dit : je me donne au diable !

Gonzague fronça le sourcil. Le cénacle entier n'attendait qu'un signe pour crier au scandale. Chaverny promena tout autour de lui son regard dédaigneux.

—Cousin, prononça-t-il lentement et à voix basse, je ne vous souhaite que du bonheur. Mais si les mauvais jours venaient, la foule s'éclaircirait autour de vous. Je n'insulte personne : c'est la règle ; dussé-je rester seul, alors, cousin, moi je resterai !

V

OU EST EXPLIQUÉE L'ABSENCE DE FAENZA ET DE SALDAGNE

La distribution était faite. Nocé combinait son costume pour monter le lendemain dans les carosses du roi. Oriol, gentilhomme depuis cinq minutes, cherchait déjà quels ancêtres il avait bien pu avoir au temps de saint Louis. Tout le monde était content. M. de Gonzague n'avait certes point perdu sa peine au lever de Sa Majesté.

—Cousin, dit pourtant le petit marquis, je ne te tiens pas quitte, malgré le magnifique cadeau que tu viens de me faire.

—Que te faut-il encore ?

—Je ne sais si c'est à cause des Feuillantines et de Mlle de Clermont ; mais Bois-Rosé m'a refusé obstinément une invitation pour la fête de ce soir au Palais-Royal. Il m'a dit que toutes les cédules étaient distribuées.

—*Je crois bien ! s'écria Oriol, elles faisaient dix louis de primes rue Quincampoix, ce matin. Bois-Rosé a dû gagner là-dessus cinq ou six cent mille livres.*

—*Dont moitié pour ce bon abbé Dubois, son maître.*

—*J'en ai vu vendre une cinquante louis, ajouta Albret.*

—On n'a pas voulu m'en donner une à soixante ! enchérit Taranne.

—On se les arrache.

—A l'heure qu'il est, elles n'ont plus de prix.

—C'est que la fête sera splendide, messieurs, dit Gonzague ; tous ceux qui seront là auront leur brevet de fortune ou de noblesse. Je ne pense pas qu'il soit entré dans la pensée de monsieur le régent de livrer ces cédules à la spéculation ; mais ceci est le petit malheur des temps, et, sur ma foi ! je ne ne vois point de mal à ce que Bois-Rosé ou l'abbé fassent leurs affaires avec ces bagatelles.

—Dussent les salons du régent, fit observer Chaverny, s'emplir cette nuit de courtiers et de trafiquants !

—C'est la noblesse de demain, répliqua Gonzague ; le mouvement est là !

Chaverny frappa sur l'épaule d'Oriol.

—Toi qui est d'aujourd'hui, dit-il, comme tu les regarderas par-dessus l'épaule, ces gens de demain ?

Il nous faut bien dire un mot de cette fête. C'était l'Ecossait Law qui en avait eu l'idée, et c'était aussi l'Ecossait Law qui en faisait les frais énormes. Ce devait être le triomphe symbolique du " système ", comme on disait alors, la constatation officielle et bruyante de la victoire du crédit sur les espèces monnayées. Pour que cette ovation eût plus de solennité, Law avait obtenu que Philippe d'Orléans lui prêtât les salons et les jardins du Palais-Royal. Bien plus, les invitations étaient faites au nom du régent, et, pour ce seul fait, le triomphe du dieu-papier devenait une fête nationale.

Law avait mis, dit-on, des sommes folles à la disposition de la maison du régent, pour que rien ne manquât au prestige de ces réjouissances. Tout ce que la prodigalité la plus large peut produire en fait de merveilles devait éblouir les yeux des invités. On parlait surtout du feu d'artifice et du ballet. Le feu d'artifice, commandé au au cavalier Gioja, devait représenter le palais gigantesque bâti, en projet, par Law sur les bords du Missisipi. Le monde, on le savait bien, ne devait plus avoir qu'une merveille : c'était ce palais de marbre, orné de tout l'or inutile que le crédit vainqueur jetait hors de la circulation. Un palais grand comme une ville, où seraient prodiguées toutes les richesses métalliques du globe ! L'argent et l'or n'était plus bons qu'à cela. Le ballet, œuvre allégorique dans le goût du temps, devait encore représenter le crédit, personnifiant le bon ange de la France et la plaçant à la tête des nations. Plus de famines, plus de misère, plus de guerre ! Le crédit, cet autre messie envoyé par Dieu clément, allait étendre au globe entier les délices reconquises du paradis terrestre.

Après la fête de cette nuit, le crédit défié n'avait plus besoin que d'un temple. Les pontifes existaient d'avance.

Monsieur le régent avait fixé à trois mille le nombre des entrées. Dubois tierça sous main le compte ; Bois-Rosé, maître des cérémonies, le doubla en tapinois.

A ces époques où règne la contagion de l'agio, l'agio se fourre partout, rien n'échappe à son envahissante influence. De même que vous voyez dans les bas quartiers du négoce les petits enfants, marchant à peine, trafiquer déjà de leurs jouets et " faire l'article " en bégayant sur un pain d'épice entamé, un cerf-volant en lambeaux, sur une demi-douzaine de billes ; de même, quand la fièvre de spéculer prend un peuple, les grands enfants se mettent à survendre tout ce qu'on recherche, tout ce qui a vogue ; les cartes du restaurant à la mode, les stalles du théâtre heureux, les chaises de l'église encombrée. Et ces choses ont lieu tout uniment, sans que personne s'en formalise.

Mon Dieu ! M. de Gonzague pensait comme tout le monde en disant : " Il n'y a point de mal à ce que Bois-Rosé gagne cinq ou six cent mille livres avec ces bagatelles ! "

—*Il me semble avoir entendu dire à* Peyrolles, reprit-il en atteignant son portefeuille, qu'on lui a offert deux ou trois mille louis du paquet de cédules que Son Altesse a bien voulu m'envoyer ; mais fi donc ! je les ai gardées pour mes amis.

Il y eut un long bravo. Plusieurs de ces messieurs avaient déjà des cartes dans leurs poches ; mais adondance de cartes ne nuit pas, quand elles valent cent pistoles la pièce. On n'était vraiment pas plus aimable que M. de Gonzague ce matin !

Il ouvrit son portefeuille, et jeta sur la table un gros paquet de lettres roses, ornées de ravissantes vignettes qui toutes représentaient, parmi des Amours entrelacés et des fouillis de fleurs, le Crédit, le grand Crédit, tenant à la main une corne d'abondance. On fit le partage. Chacun en prit pour soi et ses amis, sauf le petit marquis, qui était encore un peu gentilhomme, et ne revendait point ce qu'on lui donnait. Le noble Oriol avait, à ce qu'il parait, un nombre considérable d'amis, car il emplit ses poches. Gonzague les regardait faire. Son œil rencontra celui de Chaverny, et tous deux se prirent à rire.

Si quelqu'un de ces messieurs croyait prendre Gonzague pour dupe, celui-là se trompait ; Gonzague avait son idée : il était plus fort dans son petit doigt qu'une douzaine d'Oriols multipliés par un demi-cent de Gironnes ou de Montauberts

—Veuillez, messieurs, dit-il, laisser deux de ces cartes pour Faënza et sour Saldagne. Je m'étonne, en vérité, de ne les point voir ici

Il était sans exemple que Faënza et Saldagne eussent manqué à l'appel.

—Je suis heureux, reprit Gonzague, pendant qu'avait lieu la curée d'invitations cotées rue Quincampoix, je suis heureux d'avoir pu faire encore pour vous cette misère. Souvenez-vous bien ceci : Partout où je passerai, vous passerez. Vous êtes autour de moi un bataillon sacré: votre intérêt est de me suivre, mon intérêt est de vous tenir toujours la tête au-dessus de la foule.

Il n'y avait plus sur la table que deux lettres de Saldagne et de Faënza. On se remit à écouter le maître attentivement et respectueusement.

—Je n'ai plus qu'une chose à vous dire, acheva Gonzague : des événements vont avoir lieu sous peu qui se-

Coin Féminin

CHRONIQUE

Par suite d'une erreur, qui nous le promettons ne se répétera pas à l'avenir, le "Coin" n'a pas tenu sa place dans nos deux derniers numéros.

Quoique, a priori, cela semble paradoxal, je me réjouis presque de cette omission, puisqu'elle m'a valu de très aimables lettres.

"Hé quoi ! le "Coin" est-il déjà mort ?"

"Ne vous en déplaise, chère JEUNE CANADIENNE, il vit et avec la grâce de Dieu, il a l'intention de vivre très longtemps !"

Mais, toute médaille a son revers et si j'ai eu la douce satisfaction de recevoir de vous, Chères Lectrices, une marque de sympathie ; j'ai eu la privation de ne pouvoir vous envoyer, au jour traditionel, mes meilleurs vœux de bonheur pour l'année nouvelle.

Et de cela j'ai grand chagrin !

***

Qui de nous ne connait ces moments de l'existence, où, une série quelconque de travaux, d'occupations est sur le point de cesser, pour faire place à d'autres actes, d'autres labeurs ; qui n'a senti la mélancolie inhérente à ce changement de choses, de décors ; cet effroi vague, devant cette démarcation nette du passé et de l'avenir ?

Les vies les moins tourmentées ne sont pas exemptes de ces étapes qui divisent la route à faire et la font paraître moins aride parce qu'elles en changent les aspects.

Et ces étapes sont bienfaisantes, car au seuil de chacune d'elles, poussé par cette soif de l'inconnu et ce besoin de savoir qui nous dévorent, notre volonté lassée se réveille, notre courage affaibli se raffermit. Laissant un peu plus de passé derrière nous, nous comptons sur l'avenir meilleur --- l'avenir c'est l'inconnu, l'espoir : donc le bonheur --- et pour conquérir ce bonheur, nous passons en revue nos forces morales, nous organisons la reprise de notre activité : nous faisons des résolutions.

***

Oh ! vous en souvient-il de ces résolutions prises à la suite d'une retraite, dans la petite chapelle du convent ?

De notre écriture malhabile de fillette grandissante, nous remplissions feuillet sur feuillet ; l'émotion sainte faisait trembler notre main, une flamme de ferveur rosait plus vif notre joue, éclairait notre regard. De toute notre âme enthousiaste et neuve, nous tendions vers le bien, vers le mieux...

Notre mère savait combien cet exercice nous était salutaire, et quand dans un élan soudain, rougissante et confuse, nous lui confiions ces résolutions, elle qui savait combien éphémère serait leur durée, ne souriait pas et nous disait tout bas dans un baiser : C'est bien !...

***

Voici donc l'aînée commençante, le moment de "prendre des résolutions."

Après la Messe.

Sur la page de Jean se ferme le missel.
L'enfant de chœur a dit les ultimes répliques ;
Et la chasuble d'or, glissant sous les portiques,
Laisse une ombre plus douce envelopper l'autel.

Les deux cierges, soufflés d'un geste habituel,
Mêlent en s'éteignant, dans des vapeurs mystiques,
Leur dernière fumée aux dernières suppliques...
L'instant est lourd de rêve intime et solennel.

L'église, presque vide, est pleine de prière,
L'eau des bénitiers dort dans les conques de pierre...
C'est le silence grave et fécond de l'Amour.

Un lambeau de blancheur pend de la sainte table,
Et je sors, et, marchant vers la lutte du jour,
J'emporte l'Infini dans mon cœur misérable.

L. MAIGNE.

Au physique et au moral examinez vos forces, voyez quels sont les points faibles : prémurissez-vous, par la connaissance, la moins imparfaite possible, de vous même contre les défaillances du devoir souvent austère...

Et... montrez un visage souriant et confiant à l'an nouveau. S'il est tant soit peu galant, il ne voudra pas ternir trop souvent d'aussi jolis yeux ! Ne le fut-il pas du tout, il vous donnera néanmoins, assez de parcelles de satisfaction, ne serait-ce --- et c'est beaucoup --- que celles du devoir accompli, quelques lambeaux de joie --- joies d'épouse, de mère. Ces parcelles, ces lambeaux, vous les coudrez ensemble avec le fil de la bonne humeur et très facilement, vous pourrez tailler avec les ciseaux de la bonté, un joli morceau de cette etoffe précieuse : le bonheur !

***

Après cette métaphore ultra-chiffon, je crois pouvoir passer sans transition au chapître toilette.

La mode est stationaire, ou du moins ses légères fluctations ne parviennent pas jusqu'à nous.

Le téléphone, la télégraphie, avec ou sans fil, nous les ont à peine transmis que déjà, ce qui était adoré est brulé ou vice-versa.

Laissons donc la folle agiter ses grelots minuscules et attendons des sonnailles plus vibrantes, nous annonçant une évolution importante.

Notons le changement d'allure de la silhouette féminine.

Il y a quelques années l'esthétique réclamait la manche pagode, ou celle volumineuse qu'avait peine à contenir un poignet de dentelle ou de velours. La mode dura plusieurs saisons ; c'était beaucoup. Chaque printemps on redoutait une révolution et... elle est venue.

Adieu les épaules basses, les gestes gracieux soulignés de dentelles frissonnantes... Elles avaient un charme ces manches défuntes, accordons-leur un soupir de regret...

Leurs remplaçantes ont cette qualité pratique, qu'on retrouve dans l'ampleur de la manche pagode, l'étoffe nécessaire pour draper la manche épaulée.

Pour le costume tailleur, la manche est soutenue à son extrémité supérieure par des petits plis ; une armature, en crin ou en baleine, l'empêche de s'affaisser. La fantaisie la plus libre se donne cours pour les toilettes élégantes, pourvu que le haut de la manche soit d'un volume raisonnable ; on fronce en long, on insère des dentelles dans la couture de la saignée, on coupe la longueur par un revers ou un volant.

Ces manches, bien réussies, ne manquent pas d'un certain chic et sont particulièrement aimées par les femmes qui avoisinent la trentaine ; elles leur rappellent leur vingtième année...

Tant il est vrai que la Mode, comme l'Histoire, est un perpétuel recommencement...

MAGALI.

PETIT COURRIER

JEUNE CANADIENNE.--Merci de votre sympathie. Vos lettres seront toujours bienvennes. Aidez-nous à répandre le journal ; c'est un devoir patriotique. Cette toilette conviendra parfaitement pour la cérémonie, cependant je préférerais la manche nouvelle. Voyez ma chronique.

ESPÉRANCE.--1º Oui. 2º Vos idées sont justes. Votre opinion sur les Français demande à être refutée. Je le ferai. 3º C'est la faute des romanciers. Amitiés.

MAGALI.

RECETTES ET CONSEILS PRATIQUES

Nettoyage des toiles cirées

Lavez-les soigneusement avec eau aiguisée de vinaigre ; bien essuyer. On peut se servir de cette eau vinaigrée pour le linoléum de parquet, seulement, on passe après avoir lavé, un peu d'encaustique. Laissez sècher et frottez doucement avec un chiffon de laine.

Quatre-Quarts aux amandes

Prenez trois ou quatre œufs ;
même poids de farine ;
même poids de beurre ;
même poids de sucre ;

Mêlez bien ensemble la farine, le beurre, le sucre et les jaunes d'œufs et des amandes dépouillées de leurs pellicules et hachées fin ; ajoutez les blancs battus en neige, mettez dans un moule beurré, soupoudrez de sucre et d'amandes et mettez une heure et demie à four pas trop chaud.

Pour enlever la pellicule des amandes, il suffit de les laisser tremper quelques minutes dans de l'eau très chaude.

MON ALBUM

Les cœurs aimants sont comme les indigents, ils vivent de ce qu'on leur donne.

Les petits esprits sont blessés par des petites choses ; les grands esprits les voient toutes et n'en sont point blessés.

D'où Vient les Noms des Etoffes.

Le *damas*, *l'indienne*, la *perse* et le *madras* tirent leur nom de leur pays d'origine.

Le *calicut* a pris naissance à Calicut, ville de l'Inde.

Le *taffetas* vient du persan *taftah* participe passé d'un verbe signifiant *tisser*.

Les mots *soie* et *butin* (en latin *seta*) dérivent du nom de la province d'Asie, la Sérique, où se fabriquaient ces étoffes.

La *gaze* vient de la ville de Gaza, en Palestine.

La *mousseline* doit son nom à Mossoul, en Turquie d'Asie.

Du mot *mo*, qui désigne une chèvre sauvage d'Asie Mineure et du mot *hair* qui signifie le poil de cette chèvre, nous avons fait *moiré*.

La *faille* est fabriquée en Flandre ; le non flamand est *falie* (gros grain).

De l'Orient nous vient le *châle* (en Arabe *chál*).

L'*alpaga* tire son nom d'un ruminant de l'Amérique du sud, réputé par la longueur et la finesse des poils de sa toison.

Enfin le *velours* vient de velu. La *lustrine* de ce qu'elle est lustrée. La *dentelle* rappelle les petites dents qui la bordent.

POUR LAVER LES MOUCHOIRS DE DENTELLE

On obtient des mouchoirs très blancs, en les mettant dans de l'eau chaude, à laquelle on a ajouté quelques gouttes d'ammoniaque, et en employant du savon de Marseille. Ne les repassez pas ; étendez-les sur une plaque de marbre ou sur une vitre en ayant soin de bien étirer la dentelle. Lorsqu'ils ne sont pas encore tout à fait secs, pliez-les et placez-les sous un fer à repasser froid.

ront pour vous des énigmes. Ne cherchez jamais, je ne demande point ceci, je l'exige, ne cherchez jamais les raisons de ma conduite ; prenez seulement le mot d'ordre, et faites. Si la route est longue et difficile, peu vous importe, puisque je vous affirme sur mon honneur que la fortune est au bout.

-Nous vous suivront ! s'écria Navailles.

- Tous tant que nous sommes ! ajouta Gironne.

Et Oriol, rond comme un ballon, conclut avec un geste chevaleresque :

--Fût-ce en enfer !

-- La peste ! cousin, fit Chaverny entre haut et bas, les chauds amis que nous avons là ! je voudrais gager que....

Un cri de surprise et d'affirmation l'interrompit. Lui-même resta bouche béante à regarder une jeune fille d'une admirable beauté qui venait de se montrer étourdiment elle n'avait point cru trouver là si nombreuse compagnie.

Comme elle franchissait le seuil, son visage tout jeune, tout brillant d'espiègle gaieté, avait un pétillant sourire. A la vue des compagnons de Gonzague, elle s'arrêta, rabattit vivement son voile de dentelle épaissi par la broderie, et resta immobile comme une charmante statue. Chaverny la dévorait des yeux. Les autres avaient toutes les peines du monde à réprimer leurs regards curieux. Gonzague, qui d'abord avait fait un mouvement, se remit aussitôt et alla droit à la nouvelle venue. Il prit sa main qu'il porta vers ses lèvres avec plus de respect que de galanterie. La jeune fille resta muette.

—C'est la belle recluse ! murmura Chaverny.

– L'Espagnole ! murmura Navailles.

—Celle pour qui monsieur le prince tient close sa petite maison derrière Saint-Magloire !

Et ils admiraient, en connaisseurs qu'ils étaient, cette taille souple et noble à la fois, ce bas de jambe adorable attaché à un pied de fée, cette splendide couronne de cheveux abondants, soyeux et plus noirs que le jais.

L'inconnue portait une toilette de ville dont la richesse simple sentait la grande dame. Elle la portait bien.

—Messieurs, dit le prince, vous deviez voir aujourd'hui même cette jeune et chère enfant, car elle m'est chère à plus d'un titre ; et, je le proclame, je ne comptais point que ce serait sitôt. Je ne me donne pas l'honneur de vous présenter à elle en ce moment ; il n'est pas temps. Attendez-moi ici, je vous prie. Tout à l'heure nous aurons besoin de vous.

Il prit la main de la jeune fille et la fit entrer dans son appartement, dont la porte se referma sur eux. Vous eussiez vu aussitôt tous les visages changer, sauf celui du petit marquis de Chaverny, qui resta impertinent comme devant.

Le maître n'était plus là ; tous ces écoliers barbus avaient vacances.

—A la bonne heure ! s'écria Gironne.

—Ne nous gênons pas ! fit Montaubert.

—Messieurs, reprit Nocé, le roi fit une sortie semblable avec Mme de Montespan, devant toute la cour assemblée.,. Choisy, c'est ton vénérable oncle qui raconte cela dans ses mémoires. Monseigneur de Paris était présent, le chancelier, les princes, trois cardinaux et deux abesses, sans compter le père Letellier. Le roi et la comtesse devaient échanger solennellement leurs adieux pour entrer, chacun de son côté, dans le giron de la vertu. Mais pas du tout : Mme de Montespan pleura, Louis le Grand larmoya, puis tous deux tirèrent leur révérence à l'austère assemblée.

—Qu'elle est belle ! dit Chaverny tout rêveur.

—Ah ça ! fit Oriol, savez-vous une idée qui me vient ? Cette assemblée de famille, si c'était pour un divorce !

On se récria d'abord, puis chacun convint que la chose n'était pas impossible. Personne n'ignorait la profonde séparation qui existait entre le prince de Gonzague et sa femme.

—Ce diable d'homme est fin comme l'ambre, reprit Taranne, il est capable de laisser la femme et de garder la dot.

—Et c'est là-dessus, ajouta Gironne, que nous allons donner nos votes.

—Qu'en dis-tu, toi Chaverny ? demanda le gros Oriol.

---Je dis, répliqua le petit marquis, que vous seriez des infâmes, si vous n'étiez des sots.

—De par Dieu ! petit cousin, s'écria Nocé, tu es à l'âge où l'on corrige les mauvaise habitudes ; j'ai envie...

—Là, là ! s'interposa le paisible Oriol.

Chaverny n avait pas même regardé Nocé.

—Qu'elle est belle ! fit-il une seconde fois.

—*Chaverny est amoureux ? s'écria-t-on* de toutes parts.

—C'est pourquoi je lui pardonne, ajouta Nocé.

—Mais, en somme, demanda Gironne, que sait-on sur cette jeune fille ?

—Rien, répondit Navailles, sinon que M. de Gonzague la cache soigneusement, et que Peyrolles est l'esclave chargé d'obéir aux caprices de cette belle personne.

---Peyrolles n'a pas parlé ?

---Peyrolles ne parle jamais.

---C'est pour cela qu'on le garde.

---Elle doit être à Paris, reprit Nocé, depuis une ou deux semaines tout au plus, car, le mois passé, la Nivelle était reine et maitresse dans la petite maison de notre cher prince.

---Depuis lors, ajouta Oriol, nous n'avons pas soupé une seule fois à la petite maison.

---Il y a une manière de corps de garde dans le jardin, dit Montaubert ; les chefs de poste sont tantôt Faenza, tantôt Saldagne.

---Mystère ! mystère !

---Prenons patience. Nous allons savoir cela aujourd'hui. Holà ! Chaverny.

Le petit marquis tressaillit comme si on l'eût éveillé en sursaut.

---Chaverny, tu rêves !

---Chaverny, tu es muet !

---Chaverny, parle, parle, quand même ce serait pour nous dire des injures !

Le petit marquis appuya son menton contre sa main blanchette.

---Messieurs, dit-il, vous vous damnez *tous les jours trois ou quatre fois* pour quelques chiffons de banque ; moi, pour cette belle fille-là, je me damnerais une fois, voilà tout.

En quittant Cocardasse junior et Amable Passepoil, installés commodément à l'office devant un copieux repas, M. de Peyrolles était sorti de l'hôtel par la porte du jardin. Il prit la rue Saint-Denis, et, passant derrière l'église Saint-Magloire. Il s'arrêta devant la porte d'un autre jardin dont les murs disparaissaient presque sous les branches énormes et pendantes d'une allée de vieux ormes. M. de Peyrolles avait dans la poche de son beau pourpoint la clef de cette porte. Il entra. Le jardin était solitaire. On voyait, au bout d'une allée en berceau, ombreuse jusqu'au mystère, un pavillon tout neuf, bâti dans le style grec, et dont le péristyle s'entourait de statues. Un bijou que ce pavillon ! la dernière œuvre de l'architecte Oppenort ! M. de Peyrolles s'engagea dans la sombre allée et gagna le pavillon. Dans le vestibule étaient plusieurs valets en livrée.

—Où est Saldagne ? demanda Peyrolles.

On n'avait point vu M. le baron de Saldagne depuis la veille.

---Et Faënza ?

Même réponse que pour Saldagne. La maigre figure de l'intendant prit une expression d'inquiétude.

---Que veut dire ceci ? pensa-t-il.

Sans interroger autrement les valets, il demanda si mademoiselle était visible. Il y eut un va-et-vient de domestiques. On entendit la voix de la première caméristе. Mademoiselle attendait M. de Peyrolles dans son boudoir.

---Je n'ai pas dormi, s'écria-t-elle dès qu'elle l'aperçut, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je ne veux plus demeurer dans cette maison. La ruelle qui est de l'autre côté du mur est un coupegorge.

C'était la jeune fille admirablement belle que nous avons vu entrer tout à l'heure chez M. de Gonzague. Sans faire tort à sa toilette, elle était plus charmante encore, s'il est possible, dans son déshabillé du matin. Son peignoir blanc flottant laissait deviner les perfections de sa taille, légère et robuste à la fois ; ses beaux grands cheveux noirs dénoués tombaient à flots abondants sur ses épaules, et ses petits pieds nus jouaient dans des mules de satin. Pour approcher de si près et sans danger pareille enchanteresse, il fallait être de marbre. M. de Peyrolles avait toutes les qualités de l'emploi de confiance qu'il remplissait auprès de son maître. Il eût disputé le prix de l'impassibilité à Mesrour, chef des eunuques noirs du calife Harâoun-al-Raschid. Au lieu d'admirer les charmes de sa belle compagne, il lui dit :

---Dona Cruz, monsieur le prince désire vous voir à son hôtel ce matin.

---Miracle ! s'écria la jeune fille ; moi sortir de ma prison, moi traverser la rue, moi, moi. Etes-vous bien sûr de ne pas rêver debout, monsieur de Peyrolles ?

Elle le regarda en face, puis elle éclata de rire, en exécutant une pirouette double. L'intendant ajouta sans sourciller :

---Pour vous rendre à l'hôtel, monsieur le prince désire que vous fassiez *toilette*.

---Moi, se récria encore la jeune fille, faire toilette. Santa Virgen, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites.

---Je parle pourtant trés-sérieusement, dona Cruz ; dans une heure, il faut que vous *soyez* prête.

Dona Cruz se regarda dans une glace et se rit au nez à elle-même. Puis, pétulante comme la poudre :

---Angélique, Justine, madame Langlois. Sont-elles lentes, ces Françaises, fit-elle avec colère de ne les point voir arriver avant d'avoir été appelées. Madame Langlois. Justine, Angélique.

---Il faut le temps, voulut dire le flegmatique factotum.

---*Vous, allez vous-en, s'écria dona* Cruz ; vous avez fait votre commission. J'irai.

---C'est moi qui vous conduirai, rectifia Peyrolles.

---Oh ! l'ennui, Santa Maria, soupira dona Cruz ; si vous saviez comme je voudrais voir une autre figure que la vôtre, mon bon monsieur de Peyrolles.

Madame Langlois, Angélique et Justine, trois chambrières parisiennes, entrèrent ensemble à ce moment. Dona Cruz ne songeait plus à elles.

---Je ne veux pas, dit-elle, que ces deux hommes restent la nuit dans ma maison ; ils me font peur.

Il s'agissait de Faënza et de Saldagne.

---C'est la volonté de monseigneur, répliqua l'intendant.

---Suis-je esclave ? demanda la pétulante enfant, déjà rouge de colère ; ai-je demandé à venir ici ? Si je suis prisonnière, c'est bien le moins que je puisse choisir mes géoliers. Dites-moi que je ne reverrai plus ces deux hommes, ou je n'irai pas à l'hôtel.

Madame Langlois, première caméristе de dona Cruz, s'approcha de M. de Peyrolles et lui dit quelques mots à l'oreille.

Le visage de l'intendant, qui était naturellement très-pâle, devint livide.

---Avez-vous vu cela ? demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

---Je l'ai vu, répondit la caméristе.

---Quand donc ?

---Tout à l'heure. On vient de les trouver tous deux.

---Où celà ?

—Endehors de la poterne qui donne sur la ruelle.

—Je n'aime pas qu'on parle à voix basse en ma présence, dit Dona Cruz avec hauteur.

—Pardon, madame, repartit humblement l'intendant, qu'il vous suffise de savoir que ces deux hommes qui vous déplaisent, vous ne les reverrai plus.

Suite à la 6ième page

Le Courrier de l'Ouest

Paraissant tous les Jeudis

Conditions de l'abonnement

(Payable invariablement d'avance)

Un an - - - $1.00
Six Mois - - - 0.50

Toutes communications et lettres doivent être addressées: Courrier de l'Ouest; Edmonton, Alta., Boite 25.

Edmonton, Jeudi, 25 Jan. 1906

La Capitale de Saskatchewan

Quoique la question de la capitale n'est pas été agitée dans les élections de Saskatchewan, comme elle l'a été ici, dans Alberta, où en certains districts la lutte ne s'est faite que sur cette question, il semble maintenant que Régina, qui fut désignée comme la capitale provisoire par la nouvelle constitution, gardera difficilement son titre.

Contrairement à Edmonton, Régina n'a pas l'avantage d'être le centre de la province ; elle n'est ni au centre ni un centre. En effet, d'après les nouvelles divisions, Régina se trouve tout au sud de la province de Saskatchewan et n'a pour chemin de fer que la ligne principale du Pacifique Canadien. Or, Saskatoon et Prince Albert, qui toutes les deux se trouvent au nord de Régina sont beaucoup mieux situées que cette dernière, tant au point de vue géographique qu'au point de vue politique. Saskatoon, qui fait actuellement une campagne très acharnée en vue d'obtenir le capitol, a déjà deux chemins de fer, l'embranchement du C. P. R. et celui du C. N. R. et aura probablement aussi un embranchement du Grand Trone Pacifique. C'est là, en outre, une petite ville qui avance à pas de géant dans la voie du progrès, et qui est certainement destinée à devenir un des grands centres de Saskatchewan, qu'elle devienne la capitale ou non.

Ensuite, sur les 17 comtés qui ont élus des députés libéraux, il s'en trouvent quinze situés au nord de Régina, et, de plus, comme cette question n'en n'est ni une de principe, ni une d'administration politique, il pourrait bien se faire que Régina, tout en ayant pour elle le premier ministre, l'hon. W. Scott, et le ministre de l'Education, l'hon. J. A. Calder, trouve difficile de se défendre contre les prétentions de Saskatoon. D'un autre côté, si Prince Albert entre dans la course sérieusement, ce qui arrivera sans doute après les appels que vient de faire le *Prince Albert Advocate* dans ses derniers numéros, cela pourrait diviser les votes, et, alors, Régina aurait une chance, mais bien maigre encore.

Les Grèves

Un peu partout, au Canada et aux Etats-Unis, les typographes, agissant d'après des ordres reçus du président de leur union, se sont mis en grève. Cela en vue d'obtenir "la journée de huit heures"

A l'heure qu'il est, la journée de travail des ouvriers typographes est de neuf heures. Plusieurs établissements, aux Etats-Unis, ont accédé de suite à la demande de leurs ouvriers, mais d'autres, et ceux-là sont en majorité, refusent de reduire la durée du travail sans réduire le salaire.

Au Canada, presque tous les ouvriers grévistes se trouvent dans l'obligation de retourner à leur ouvrage, ne voulant pas laisser prendre leurs places par des "scabs" ou ouvriers non-unionistes, qui semblent être plus nombreux qu'on ne le croyait.

Dire que les typographes ont tort ou raison en demandant la journée de huit heures est une décision difficile à rendre. Tous, tant que nous sommes, nous ne demandons pas mieux que de travailler le moins longtemps possible et d'empocher le meilleur salaire possible. Et en cela les ouvriers n'ont certainement pas tort. La travail d'un typographe est d'ailleurs très fatiguant, surtout celui du compositeur à la machine, et après huit heures de travail par jour, ces ouvriers jouiraient d'un repos mérité.

D'autre part, comme les employeurs l'entendent, la durée du travail étant réduite, les gages devraient être réduits aussi, étant donné que la somme de travail accomplie sera moins considérable.

Quoiqu'il en soit, si les ouvriers ont raison de demander que la durée de leur journée de travail soit moins longue, ils ont certainement tort de se mettre en grève, car ils font par là un tort énorme au commerce de leurs patrons, et à eux-mêmes, en ceci que les établissements unionistes étant fermés par suite de la grève, cela fait que les commandes, qui seraient venues là en temps ordinaire, vont aux établissements non-unionistes.

D'ailleurs, la grève étant une espèce de révolte, est condamnable. Il vaudrait mieux, lorsque la chose est possible,—et elle est en réalité rarement impossible,—en venir à des arrangements à l'amiable avec les patrons, soit par lettres ou par conférences. Les résultats obtenus seraient aussi bons, sinon meilleurs ; l'on ne ferait pas perdre d'argent au patron et l'on ne priverait pas sa famille de plusieurs semaines de salaire.

L'EXPOSITION DE GRAINS

La liste de prix qui seront données aux exposants à l'exposition de grains est maintenant prête et mérite l'attention de nos lecteurs. On la trouvera ci-après.

Entre autres prix, nous remarquons celui qu'offre la Co. Seton-Smith, une coupe en argent pour le meilleur exhibit d'avoine "Banner"—(Banner-Oats)

Il y a aussi plusieurs prix pour les exhibits de blé, orge et avoine, cultivés dans un des districts scholaires en deça de 12 milles autour d'Edmonton ou Strathcona.

Nous espérons que nos cultivateurs canadiens ne manqueront pas d'exposer leurs produits et que plusieurs prix seront remportés par les nôtres.

Dans l'après midi du 13 février, il y aura une conférence en français sur le choix du grain de semence et la manière de préparer le terrain. Le conférencier parlera aussi des moyens à prendre pour détruire les mauvaises herbes.

Quoique cette exposition est l'air d'être pour les cultivateurs de langue anglaise plutôt que pour nous, il n'en est pas ainsi. C'est le gouvernement du pays qui organise ces expositions, il y en a dans tout le Nord Ouest—et c'est pour tout le monde. Il est donc très important que les Canadiens-Français y prennent une part active, et prouvent par là qu'ils ne se laissent pas devancer par qui que ce soit, quand il s'agit d'améliorer et les méthodes d'agriculture et la qualité des produits.

Pour informations supplémentaires on pourra s'adresser à M. W.-F. Stevens, chambre 2, Sandison Block, Edmonton.

LISTE DES PRIX qui seront donnés à l'exposition de grains, les 12 et 13 février, 1906

A EDMONTON.

Grand prix spécial

pour le meilleur échantillon de "Banner Oats", dont on aura 1,000 minots à vendre, UNE COUPE EN ARGENT, VALEUR $25.00

Classe	1er	2me	3me
1—Blé de printemps (Red Fife)	$8	$5	$2
2—Blé de printemps (White Fife)	7	4	2
3—Blé d'automne, (Turkey Red)	6	4	1
4—Blé d'automne (Dawson's Golden Chaff)	6	4	2
5—Avoine (Milling)	10	5	2
6—Avoine (Short)	7	4	2
7—Orge (Malting, two rowed)	10	5	2
8—Orge (Malting, 6 rowed)	6	4	2
9—Orge (Beardless)	3	2	1
10—Orge, (Nulless)	3	2	1
11—Lin	3	2	1
12—Mil	5	0	0
13—Avoine (Naverly)	6	0	0

14—Pour la meilleur collection de graines, au moins 5 sortes, un minot de chaque. — Medaille d'argent par la *Canadian Seed Growers' Association.*

LISTE DE PRIX

pour les districts d'écoles dans un circuit de 12 milles autour d'Edmonton et Strathcona.

Classe	1er	2me
1—Blé de printemps, dur	$5	$2
2—Avoine (Milling)	3	1
3—Avoine (Short)	2	1
4—Orge (Malting)	2	1
5—Meilleur collection de graines.	Un beau pavillon de 7½ pds pour l'école.	

OUVERTURE DE LA LEGISLATURE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

Le Discours du Trone

Diner d'Etat à Spencerwood

Québec, 18—La session s'est ouverte cet après-midi avec le cérémonial traditionnel. Tous les ministres étaient à leurs sièges, ainsi que l'orateur et la plupart des députés. Remarquée entre autres au hasard du coup d'œil, dans la salle du Conseil législatif pendant la lecture du discours du trône :

Lady Laurier, lady Casault, lady Pelletier, Mmes Turgeon, Tessier, Prévost, McCorkill, Routhier, Langelier, Larue, Chauveau, Chapais, Turner, Lelièvre, Archambault, Kaine, M. E. Lapointe, M.P., de Kamouraska, M. Armand Lavergne, M.P., de Montmagny, M. Chas. Gauvreau, M.P., de Témiscouata, M. Rodolphe Forget, M.P., de Charlevoix et Mme Forget, M. Talbot, M.P., de Bellechasse, Mgr. Hamel, représentant Mgr. Bégin, Mgr. Paquet, Mgr Mathieu, le lord évêque Dunn, les Sénateurs Chaquette et Landry, l'hon. M. Thomas Chapais, ainsi qu'une foule d'autres.

L'élite de la société québecquoise était présente. En outre, les galeries étaient archicombles.

Sir L. A. Jetté a prononcé le discours suivant :

DISCOURS DU TRONE

Honorables Messieurs du Conseil Législatif, Messieurs de l'Assemblée Législative. Je suis heureux de saluer votre retour dans la capitale où vous rappellent vos devoirs parlementaires. Soyez les bienvenus.

La mort si soudaine de l'hon. R. Préfontaine, un des membres de l'exécutif fédéral a fait naître de profonds regrets dans tout le Canada et en particulier dans cette province, dont il était un fils distingué.

Sa largeur de vues, son esprit de conciliation, la claire perception qu'il avait des besoins actuels du Canada et son énergique volonté en faisaient un élément de rapprochement entre les diverses nationalités, et de progrès dans le développement du pays. Les marques de respect et de sympathie données au Canada à l'occasion de son décès, par le Gouvernement Impérial et par celui de la République Française, ont vivement touché tous les habitants de cette province.

Je suis sûr d'exprimer vos sentiments en adressant un dernier hommage à M. Cochrane, député de Montréal, et à M. Leslie, député des Iles de la Madeleine, décédés au cours des vacances parlementaires.

MM. Cochrane et Leslie étaient des députés intègres et éclairés et leur mort prive la province des services d'hommes dévoués et vraiment patriotes.

Nous avons lieu de nous réjouir de l'entrée dans la confédération de deux provinces nouvelles. Cet événement atteste le progrès continu de notre pays et nous permet d'espérer que l'avenir assurera à la nation canadienne l'influence à laquelle elle peut légitimement aspirer.

Je regrette que le règlement de la question du subside fédéral n'ait pas progressé dans la mesure des efforts que mon gouvernement a faits pour l'obtenir. Quoiqu'il en soit, encouragé et soutenu par le concours assuré des autres provinces, mon gouvernement est bien déterminé à continuer ses démarches et à faire tout ce qui sera nécessaire pour hâter le règlement favorable de cette juste réclamation.

Mon gouvernement s'est aussi occupé des diverses questions qui se rattachent aux pêcheurs de la province, telles que le remboursement par les autorités fédérales, d'une partie de l'indemnité de Halifax, la remise des sommes perçues par le Canada pour les permis de pêche dans les limites de la province, et l'émission de ces permis dans toutes nos eaux territoriales. Dès la prochaine saison, il exercera tous les droits que lui assure la constitution quant à la propriété des pêcheries, et ne reconnaitra que les permis qu'il aura émis lui-même.

La détermination des frontières entre le territoire de la province à l'est, et celui réclamé par Terreneuve reçoit également l'attention de mon gouvernement.

L'instruction publique a été tout spécialement l'objet de la sollicitude de mon gouvernement.

Je suis heureux de constater qu'il a donné une aide plus généreuse aux municipalités scolaires pauvres, et qu'il s'est occupé de la fondation de nouvelles écoles normales où les jeunes filles, qui se destinent à l'enseignement, pourront recevoir une bonne formation pédagogique.

Les mesures qu'il a adoptées pour aviver le zèle des commissaires scolaires et pour encourager les institutrices à persévérer dans la carrière de l'enseignement rencontreront, j'en suis sûr, votre approbation.

La colonisation reçoit de mon gouvernement toute l'attention que mérite une œuvre dont dépend à un si haut degré le rôle de la province dans la confédération. La tâche difficile de classifier les terres, de manière à séparer celles réservées à l'agriculture de celles attribuées à l'exploitation forestière, a été poussée avec vigueur. Ce qui a été fait assurera la bonne entente entre les colons et ceux qui ont droit à la coupe du bois, car déjà les conflits entre leurs intérêts opposés ont presque entièrement cessé.

Afin de grouper nos défricheurs de terres nouvelles, des cantons dont le sol présente les qualités les plus favorables à la culture, seront bientôt mis à la disposition du département de la colonisation, qui y ouvrira des voies de communication.

Mon gouvernement n'a pas manqué de se préoccuper vivement de la question forestière. Nos forêts constituent un appoint considérable de la fortune publique. Leur existence est intimement liée aux besoins de notre budget, au succès d'importantes industries et à la conservation d'un bon régime des eaux. Il importe donc de les protéger, si nous voulons en assurer la perpétuité, tout en permettant une exploitation légitime. C'est sous l'empire de ces considérations que mon gouvernement a réformé les mesures établies pour leur protection contre l'incendie et qu'il a aussi résolu d'ajouter, dans les régions qui lui paraissent favorables, de nouvelles réserves forestières à celles qui existent déjà.

L'industrie laitière prend, au milieu de nous, une importance remarquable. Il est maintenant admis que, de toutes les provinces de la confédération canadienne, la province de Québec tient le premier rang pour la production du beurre et qu'elle fait, tous les ans, de grands progrès dans l'industrie fromagère. Mon gouvernement redoublera les efforts qu'il a faits jusqu'ici pour seconder cet intelligent travail de notre population rurale. Dans quelques jours, une école d'industrie laitière, pourvue de toutes les améliorations modernes, et peut-être la plus perfectionnée de ce continent, sera inaugurée à St-Hyacinthe.

La refonte des statuts a fait des progrès satisfaisants. Une partie de ce travail vous sera soumise pendant cette session.

La réorganisation des départements, autorisée par une loi de la dernière session, a été accomplie et a produit d'heureux résultats.

Les édifices publics que mon gouvernement fait construire à Sherbrooke et à Montréal seront bientôt terminés.

MM. de l'assemblée législative. L'état des dépenses de la dernière année fiscale vous sera soumis, suivant l'usage, et vous serez appelés à voter de nouveaux crédits pour les besoins du service public.

Je suis heureux de vous annoncer que la dette de la province a été sensiblement réduite et que le dernier exercice financier s'est soldé par un excédent.

Je vous engage, cependant, à étudier attentivement la situation financière. Cette étude convaincra qu'il

(Suite à la 5ième page)

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DU CANADA.

ADMINISTRATION DE LORD ELGIN.

MINISTÈRE LAFONTAINE-BALDWIN—SESSION DE 1849—TROUBLES, INCENDIE DU PARLEMENT—MOUVEMENT ANNEXIONISTE.

Changements ministériels.—Ouverture de la session de 1849.—Rétablissement de la langue française.—Débats sur la constitution et sur la réforme électorale, MM. Papineau et Lafontaine.—Loi électorale, émigration, commerce et tarif.—Université de Toronto, actes concernant l'éducation.—Chemins de fer.—Actes judiciaires.—Amnistie générale.—Acte d'indemnité, débats violents, scène de vandalisme.—Le gouverneur insulté, incendie des bâtisses du parlement et de la bibliothèque, dévastation de propriétés.—Approbation de la conduite du gouverneur, opinions des membres sur l'émeute.—Montréal perd le siège du gouvernement. — Ligue Britannique. — Mouvement annexionniste.

(*Suite*)

Sur la proposition de M. Chauveau, un comité fut nommé pour s'enquérir des causes de l'émigration, du nombre des émigrants, et des moyens à prendre pour prévenir le mal. En proposant ce comité, M. Chauveau énuméra les causes qui portaient ses compatriotes à déserter la patrie. Puis il indiqua les mesures à prendre pour fixer les Canadiens sur le sol natal. C'était de leur donner du travail et des terres. On obtiendrait ce double résultat par la confection du chemin de fer de Québec à Halifax, par d'autres travaux publics, ainsi que par l'ouverture des chemins de colonisation. Il espérait voir le ministère rendre justice, dans la réalisation de ces travaux, au district de Québec, qui avait été constamment fidèle au parti libéral. Malheureusement, le mauvais état des finances ne permit pas au ministère de donner suite aux excellentes suggestions de M. Chauveau ; mais il promit que bientôt ce district, jusqu'alors si négligé, aura sa bonne part des deniers de la province. Le comité de l'émigration fit un long rapport, dans lequel il estima à 20,000 le nombre de Canadiens qui s'étaient portés aux Etats-Unis dans les cinq dernières années. Il recommanda plusieurs améliorations publiques, surtout l'ouverture de routes dans les nouveaux établissements.

Le gouvernement et la législature s'occupèrent activement du commerce et de la navigation du Saint-Laurent. On vota une adresse, semblable à celle de 1847, dans laquelle on priait la métropole de permettre aux vaisseaux de naviguer sur le Saint-Laurent. Cette demande fut accordée quelques mois après.

La chambre nomma un comité chargé de s'enquérir des obstacles qui entravaient la navigation dans le bas du fleuve, et de suggérer les meilleurs moyens d'y remédier. La législature favorisa encore le commerce en votant près de $400,000 pour les canaux du Saint-Laurent et l'achat de glisssoires sur la rivière Outaouais. Mais elle n'oublia pas la colonisation ; elle accorda $80,000 au chemin nord de Toronto et à celui d'Arthabaska ; en outre, une égale somme fut affectée a l'ouverture d'autres chemins de colonisation.

Le ministère présenta et fit passer une mesure qui permettait l'entrée libre de certain produits des Etats-Unis, pourvu que les mêmes articles du Canada fussent également admis sur le marché américain sans payer d'impôt. Le ministère fit tout en son pouvoir pour obtenir la réciprocité commerciale ; de son côté, le congrès américain la prit plusieurs fois en considération ; elle fut acceptée par la chambre des représentants, mais une forte opposition s'éleva contre elle au sein du sénat. Plusieurs années devaient s'écouler encore avant la conclusion d'un traité de réciprocité.

Par l'entremise de M. Hincks, le ministère proposa au tarif de 1847 des changements importants. Ces changements substituaient, autant que possible, les droits suivant la valeur des effets aux droits spécifiques. Bien que le tarif ne fut pas entièrement basé sur le principe du libre échange, il faisait un grand pas vers la liberté commerciale. Le taux moyen de ce tarif, qui dura jusqu'en 1854, fut de 13¼ par cent, celui de 1847 n'était que 10¼. M. Caley aurait voulu accorder une protection raisonnable à quelques industries canadiennes. M. Papineau se declara en faveur de la liberté illimité du commerce. Il approuva le tarif, parce qu'il se rapprochait de ses vues, et facilitait les rapports commerciaux avec les Etats-Unis. M. Hincks fut à la fin obligé de faire quelque concession à la protection des industries nationales. Cet habile financier fit en sorte que la province pût entreprendre de grands travaux, et que son crédit se rétablit entièrement sur le marché anglais.

Une loi préparée par M. Hincks fut encore passée pour la meilleure direction de la dette publique, des comptes, du revenu et de la propriété publique : on en passa une autre pour faciliter l'exécution du traité conclu, en 1842, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, an sujet de l'arrestation et de l'extradition de certains prévenus. D'autres mesures furent adoptées pour la vente des bois, et pour l'administration des terres de la couronne.

OUVERTURE DE LA LEGISLATURE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

(Suite de la 4ième page)

incombe au gouvernement de pratiquer l'économie et d'augmenter les revenus.

Hons. MM. du Conseil Législatif, Messieurs de l'Assemblée législative. Vous aurez à légiférer sur divers sujets, notamment sur le droit civil, les terres publics, la chasse et la pêche et d'autres matières d'intérêt général.

J'ai confiance que vous donnerez à vos important travaux toute l'attention qu'ils méritent et que vous serez toujours guidés, dans vos délibérations, par le seul désir de bien servir l'intérêt public.

A Québec

M. C. H. Bélanger qui tenait depuis quelques années l'hotel Mountain Hill, vient de faire cession de ses biens, au bénifice des créanciers.

La mère de Riel

Winnipeg, 17 — La mère de Louis Riel, chef de la révolte des Indiens de 1885, est gravement malade. Elle est âgée de 86 ans.

Esprit Américain

La petite histoire que voici est l'œuvre d'un humoriste américain.

Un courtier de New York se présenta un jour à la porte du paradis.

—Qui êtes-vous ? demanda Saint Pierre.

—Je suis un courtier de la rue Wall.

—Que désirez-vous ? reprit Saint Pierre rudement.

—Mais je désire entrer.

—Qu'avez-vous jamais fait pour mériter d'entrer ici.

—Eh bien ! un jour, je vis une pauvre vieille femme dans la rue Broadway, et je lui ai donné deux sous.

—Gabriel, est-ce marqué au registre ?

—Oui, Pierre, il a cela à son crédit.

—Qu'avez-vous fait de plus ?

—Il y a quelque temps, en passant le pont de Brooklyn, j'ai vu un petit marchand de journaux qui avait froid et faim, et je lui ai donné un sou.

—Est-ce sur le registre, Gabriel ?

—Oui. Pierre.

—Avez-vous fait autre chose ?

—Eh bien....j'ai....je crois....je crains ne pouvoir me rappeler d'autre chose en ce moment.

Saint Pierre en fut ébahi.

—Gabriel, qu'allons-nous faire de cet homme ?

—Oh ! rends-lui ses trois sons et dis lui d'aller au diable.

LE PRIX DU MARCHÉ

Les cultivateurs qui appartiennent à " L'AMERICAN SOCIETY OF EQUITY " font leurs prix et les obtiennent.

Faites partie de cette Société et protégez-vous.

Ecrivez à **NESTOR NOEL**,
RIVIERE-QUI-BARRE. Organisateur

Ou à W. J. KEEN, Sec.
Boite 5 Edmonton



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

PRESSE A FOIN. M. E. LOISEAU de Morinville est possesseur d'une presse à foin et désire informer les cultivateurs des environs qu'il se chargera de presser leur foin à des prix raisonnables.

Un Instituteur possèdant diplôme de première classe dans la P. Q. désire emploi comme instituteur dans une école de l'Alberta. Prêt à commencer de suite.

S'adresser à WILFRID GARIEPY,
Edmonton Avocat

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

—Alors, qu'on m'habille ; ordonna la belle fille.

—Ils ont soupé hier en bas tous les deux, racontait cependant Mme Langlois en reconduisant Peyrolles sur l'escalier. Saldagne qui était de garde, a voulu reconduire M. de Faëuza. Nous avons entendu dans la ruelle un cliquetis d'épées.

—Dona Cruz m'a parlé de cela, interrompit Peyrolles.

—Le bruit n'a pas duré longtemps, reprit la caméristе ; tout à l'heure, un valet sortant par la ruelle s'est heurté contre deux cadavres.

—Langlois ! Langlois ! appela en ce moment la belle recluse.

—Allez, ajouta la caméristе, remontant les dégrés *précipitamment* ; ils sont là, au bout du jardin.

Dans le boudoir, les trois chambrières commencèrent l'oeuvre facile et charmante de la toilette d'ue jolie fille. Dona Cruz se livra toute entière au boheur de se voir si belle. Son miroir lui souriait. Santa Virgen ! elle n'avait jamais été si heureuse depuis son arrivée dans cette grande ville de Paris, dont elle n'avait vu les rues longues et noires que par une sombre nuit d'automne.

—Enfin ! se disait-elle, mon beau prince va tenir sa promesse. Je vais voir, (tr: vue. Paris qu'on m'a tant vanté, va être pour moi autre chose qu'un pavillon isolé dans un froid jardin entouré de murs.

Et, toute joyeu e, elle échappait aux mains de ses caméristes pour danser en une folle enfant qu'elle était.

M. de Peyrolles, lui, avait gagné tout d'un temps, le bout du jardin. Au fond d'une charmille sombre, sur un tas de feuilles sèches, il y avait deux deux manteaux étandus. Sous les manteaux on devinait la forme de deux êtres humains. Peyrolles souleva en frissonnant le premier manteau, puis l'autre. Sous le premier était Faënza, sous le second Saldagne. Tous deux avaient une blessure pareille au front, entre les deux yeux, Les dents de Peyrolles s'entre-choquèrent avec bruit. Il laissa retomber les manteaux.

VI.

DONA CRUZ.

Il y a une fatale histoire que tous les romanciers ont raconté au moins une fois dans leur vie ; c'est l'histoire de la pauvre enfant enlevée à sa mère, qui était duchesse, par les gypsies d'Ecosse, par les zingari de la Calabre, par les rômes du Rhin, par les tziganes de Hongrie, ou par les gitanos d'Espagne. *Nous ne savons absolument pas*, et nous prenons l'engagement de ne pas l'aller demander, si notre belle Dona Cruz était une duchesse volée au une véritable fille de bohémienne. La chose certaine, c'est qu'elle avait passé sa vie entière parmi les gitanos, allant comme eux de ville en ville, de hameau en bourgade, en dansant sur la place publique tant qu'on voulait pour un maravédis. C'est elle-même qui nous dira comment elle avait quitté ce métier libre, mais peu lucratif, pour venir habiter à Paris, la petite maison de M. de Gonzague.

Une demi-heure après sa toilette achevée, nous la retrouvons dans la chambre de ce dernier, émue malgré belle entrée qu'elle venait de faire dans la grand'salle de l'hôtel de Nevers.

—Pourquoi Peyrolles ne vous a-t-il pas accompagné ? lui demanda Gonzague.

—Votre Peyrolles, répondit la jeune fille, a perdu la parole et le sens pendant que je faisais ma toilette. Il ne m'a quitté qu'un instant pour se promener au jardin. Quand il est revenu, il ressemblait à un homme frappé de la foudre. Mais, interrompit-t-elle d'une voix carressante, ce n'est pas pour me parler de votre Peyrolles que vous m'avez fait venir, n'est-ce pas, *monseigneur* ?

—Non, répondit Gonzague en riant, ce n'est pas pour parler de mon Peyrolles.

—Dites vite, s'écria Dona Cruz ; vous voyez bien que je suis impatiente ! Dites vite !

Il pensait ;

—J'ai cherché longtemps ; mais pouvais-je trouver mieux ? Elle lui ressemble, sur ma foi, ce n'est pas une illusion que je me fais.

Eh bien ! reprit Dona Cruz, dites donc.

—Asseyez-vous, chère enfant, reprit Gonzague.

—Retournerai-je dans ma prison ?

—Pas pour longtemps.

—Ah ! fit la jeune fille avec regret, j'y retournecai. Pour la première fois aujourd'hui, j'ai vu un coin de la ville au soleil. C'est beau. Ma sollitude me semblera plus triste.

—Nous ne sommes pas ici à Madrid, objecta Gonzague ; il faut des précautions.

—Et pourquoi, pourquoi des précautions ? Fais-je mal pour que l'on me cache ?

—Non, assurément, Dona Cruz,

—Ah ! tenez, monseigneur, interrompit-t-elle avec feu, il faut que je vous parle. J'ai le cœur trop plein Vous n'avez pas besoin de me le rappeler, je vois bien que nous ne sommes plus à Madrid, où j'étais pauvre, c'est vrai, orpheline, abandonnée, c'est vrai mais où j'étais libre, libre comme l'air du ciel.

Elle s'interrompit, et ses sourcils noirs se froncèrent légèrement.

Savez-vous, monseigneur, dit-elle, que vous m'avez promis bien des choses ?

Je tiendrai plus que je n'ai promis, *repartit Gonzague*.

—Ceci est encore une promesse, et je commence à ne plus croire aux promesses.

Ses sourcils se détentirent, et un voile de rêverie vint adoucir l'éclair aigu de son regard.

—*Ils me connaissaient tous*, dit-elle, les gens du peuple et les seigneurs : ils m'aimaient, et quand j'arrivais on criait ; "Venez, venez voir la gitana qui va danser le bamboleo de Xérès." Et si je tardais à venir, il y avait toujours du monde, beaucoup de monde à m'attendre sur la *Plaza-Santa*, derrière l'Alcazar. Quand je rêve la nuit, je revois ces grands orangers du palais qui embaumaient l'air du soir, et ces maisons à tourelles brodées où se relevait à demi la jalousie vers la brune. Ah ! ah ! j'ai prêté ma mandoline a plus d'un grand d'Espagne. Beau pays, se reprit-elle les larmes aux yeux, pays des parfums et des sérénades. Ici, *l'ombre de vos arbres est froide et fait frissonner*.

Sa tête se pencha sur sa main. Gonzague la laissait dire et semblait songer.

—Vous souvenez-vous ? dit-elle tout plus tard que de coutume ; au détour de la rue sombre qui monte à l'Assomption, je vous vis soudain près de moi, j'eus peur et j'eus espoir. Quand vous parlâtes, votre voix grave et douce me serra le cœur, mais je ne songeai point à menfuir. Vous me dites, en vous plaçant devant moi pour me barrer le *passage* : "*Comment vous appelez-vous, mon enfant ?*—Santa-Cruz," répondis-je. On m'appelait Flor quand j'étais avec mes frères, les gitanos de Grenade ; mais le prêtre m'avait donné avec le baptême le nom de Marie de la Sainte-Croix. "Ah ! me dites-vous, vous êtes chrétienne ?" Peut-être ne vous souvenez-vous plus de tout cela, monseigneur.

—*Si fait*, dit *Gonzague avec distraction*, je n'ai rien oublié.

—Moi, reprit dona Cruz dont la voix eut un tremblement, je me souviendrai *de cette heure-là toute ma vie. Je vous* aimais déjà ; comment ? Je ne sais. Par votre âge vous pourriez être mon père ; mais où trouverais-je un amoureux plus beau, plus noble, plus brillant que vous ?

Elle dit cela sans rougir. Elle ne savait pas ce que c'est que notre pudeur. Ce fut un baiser de père que Gonzague déposa sur son front. Dona Cruz laissa échapper un gros soupir.

—Vous me dites, reprit-elle : "Tu es trop belle, ma fille, pour danser ainsi sur la place publique, avec un tambour de basque et une ceinture de faux séquins. Viens avec moi." Je me mis à vous suivre. Je n'avais déjà plus de volonté. En entrant dans votre demeure, je *reconnus bien que c'était le* propre palais d'Alberoni. On me dit que vous étiez l'ambassadeur du régent de France auprès de la cours de Madrid. Que m'importait cela. Nous donnâtes point place dans votre chaise. Oh ! *Je ne vous ai jamais dit ces choses*, monseigneur, car c'est à peine si je vous entrevois à de rares intervalles. Je suis seule, je suis triste, je suis abandonnée. Je fis cette longue route de Madrid à Paris, cette route sans fin, dans un carosse à rideaux épais et *toujours fermés* ; je la fis *en pleurant*, je la fis avec des regrets pleins le cœurs ! Je sentais bien déjà que j'étais une exilée. *Et combien de fois, combien* de fois, sainte Vierge, durant ces heures silencieuses, n'ai-je pas regretté mes libres soirées, ma danse folle et son rire perdu.

Gonzague ne l'écoutait plus ; sa pensée était ailleurs.

—*Paris ! Paris ! s'écria-t-elle avec* une pétulance qui le fit frémir. Vous souvenez-vous quel tableau vous m'aviez fait de Paris ? Paris, le paradis des belles filles, Paris, le rêve enchanté, la richesse inépuisable, le luxe éblouissant ; un bonheur qui ne se ressaisie pas, une fête de toute la vie. Vous souvenez-vous comme vous m'aviez enivré ?

Elle prit la main de Gonzague et la tint entre les siennes.

—Monseigneur ! monseigneur ! fit-elle plaintivement, j'ai vu de nos belles *fleurs d'Espagne dans votre jardin* : elles sont bien faibles et bien tristés ; elles vont mourir. Voulez-vous donc me tuer, monseigneur ?

Et se redressant soudain pour rejeter en arrière l'opulente parure de ses cheveux, elle alluma un rapide éclair dans sa prunelle.

—Ecoutez, s'écria-t-elle, je ne suis pas votre esclave. J'aime la foule, moi ; la sollitude m'effraye. J'aime le bruit ; le silence me glace. Il me faut la lumière, le mouvement, le plaisir gaieté m'attire, le rire m'enivre, les chansons me charment. L'or du vin de Rota met des diamants dans mes yeux, et, quand je ris, je sens bien que je suis plus belle.

—*Charmante folle !* murmura Gonzague avec une caresse toute paternelle.

Dona Crux retira ses mains.

—Vous n'étiez pas ainsi à Madrid, fit-elle.

Puis avec colère :

—Vous *avez raison*, je suis folle, mais je veux devenir sage. Je m'en irai.

—Dona Cruz ! fit le prince.

Elle pleurait. Il prit *son mouchoir* brodé pour essuyer doucement ses belles larmes. Sous ces larmes qui n'avaient pas eu le temps de sécher vint un fier sourire.

—D'autres m'aimeront, dit-elle avec menace. Ce paradis, reprit-elle avec amertume, c'était une prison. Vous m'avez trompée, prince. Un merveilleux boudoir m'attendait ici dans un pavillon qui semble détaché d'un palais de fée. Du marbre, des peintures délicieuses, des draperies de velours brodées d'or ; de l'or aussi aux *lambris*, et des sculptures : des cristaux aux voûtes... mais à l'entour, poursuivit-elle, des ombrages sombres et *mouillés, des pelouses noires où tombent une à une* les pauvres feuilles, mortes de ce froid qui me glace, des caméristes muettes, des valets discerets, des gardes du corps farouches, et pour majordome, cet homme livide, ce Peyrolles.

—Avez-vous à vous plaindre de M. de Peyrolles ? demanda Gonzague.

—Non, il est l'esclave de mes moindre désirs. Il me parle avec douceur, avec respect même, et, chaque fois qu'il m'aborde, la plume de son feutre balaye la terre.

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRÉTAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : John Wilson

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE L'Hon. C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M. Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL : L'Hon. W. Th. Finlay

TRÉSORIER PROVINCIAL : L'Hon. A. C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : sera nommé à l'ouverture de la première session.

COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir " A ", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

A Nos Lecteurs.

Nous expédierons gratis un numéro échantillon du COURRIER DE L'OUEST à toutes les personnes dont on voudra bien nous envoyer le nom et l'adresse.

Si, parmi nos abonnés il s'en trouve qui, ainsi que nous l'espérons, désireraient aider à notre œuvre patriotique, nous les prions de nous faire une liste contenant le nom et l'adresse d'un certain nombre de leurs parents ou de leurs amis auxquels nous pourrions envoyer gratis, et à titre d'échantillon, un exemplaire du COURRIER DE L'OUEST.

De la sorte, sans se donner une lourde peine, ni s'imposer de grands sacrifices, nos bienveillants lecteurs nous rendront un service que nous apprécierons avec reconnaissance.

L'ADMINISTRATION

ÇA Y EST

Oh ! maman, maman.... Il m'aime, j'en suis certaine maintenant....

Il te l'a dit ?

Non, mais, en ce moment, il se laisse montrer le jeu d'échecs par papa.

---Vous raillez, monsieur. Ne savez-vous pas qu'il riye les verrous à ma porte, et qu'il joue près de moi le rôle d'un gardien de sérail ?

---Vous exagérez tout, dona Cruz.

---Prince, l'oiseau captif ne regarde même pas les dorures de sa cage. Je me déplais chez vous. J'y suis prisonnière, ma patience est à bout. Je vous somme de me rendre la liberté.

Gonzague se prit à sourire.

---Pourquoi me cacher ainsi à tous les yeux ? reprit-elle. Répondez, je le veux.

Sa tête charmante se dressait impérieuse. Gonzague souriait toujours.

---Vous ne m'aimez pas, poursuivit-elle en rougissant, non point de honte, mais de dépit. Puisque vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez être jaloux de moi.

Gonzague lui prit la main et la porta à ses lèvres. Elle rougit davantage.

---J'ai cru... murmura-t-elle en baissant les yeux, vous m'aviez dit une fois que vous n'étiez pas marié. A toutes mes questions sur ce sujet, ceux qui m'entourent répondent par le silence... j'ai cru, quand j'ai vu que vous me donniez des maîtres de toute sorte, quand j'ai vu que vous me faisiez enseigner tout ce qui fait le charme des dames françaises, pourquoi ne le dirais-je pas ? je me suis crue aimée.

Elle s'arrêta pour glisser à la dérobée un regard vers Gonzague, dont les yeux exprimaient le plaisir et l'admiration.

---Et je travaillais, continua-t-elle, pour me rendre plus digne et meilleure ; je travaillais avec courage, avec ardeur. Rien ne me coûtait. Il me semblait qu'il n'y avait point d'obstacle assez fort pour entraver ma volonté. Vous souriez ! s'écria-t-elle avec un véritable mouvement de fureur. Santa Virgen, ne souriez pas ainsi, prince, ou vous me rendrez folle !

Elle se plaça devant lui, et, d'un ton qui n'admettait plus de faux-fuyants :

---Si vous ne m'aimez pas, que voulez-vous de moi ?

---Je veux vous faire heureuse, dona Cruz, répondit Gonzague doucement ; je veux vous faire heureuse et puissante.

---Faites-moi libre d'abord ! s'écria la belle captive en pleine révolte.

Et comme Gonzague cherchait à la calmer :

---Faites-moi libre ! répéta-t-elle ; libre, libre ! Cela me suffit, je ne veux que cela.

Puis donnant cours à sa turbulente fantaisie :

---Je veux Paris ! je veux le Paris de vos promesses, le Paris bruyant et brillant que je devine à travers les murs de ma prison. Je veux sortir ; je veux me montrer partout. A quoi me servent mes parures entre quatre murailles ? Regardez-moi ! Pensiez-vous que j'allais m'éteindre dans mes larmes ?

Elle eut un retentissement éclat de rire.

---Regardez-moi, prince, me voilà consolée. Je ne pleurerai plus jamais, je rirai toujours, pourvu qu'on me montre l'Opéra, dont je ne sais que le nom, les fêtes, les danses...

---Ce soir, dona Cruz, interrompit Gonzague froidement, vous mettrez votre plus riche parure.

Elle releva sur lui son regard défiant et curieux.

---Et je vous conduirai, poursuivit Gonzague au bal de monsieur le régent.

Dona Cruz, demeura comme abasourdie.

Son visage, mobile et charmant, changea deux ou trois fois de couleur.

---Est-ce vrai cela ? demanda-t-elle enfin, car elle doutait encore.

---C'est vrai, répondit Gonzague.

---Vous ferez cela, vous ! s'écria-t-elle. Oh ! je vous pardonne tout, prince ! vous êtes bon, vous êtes mon ami.

Elle se jeta à son cou ; puis, le quittant, elle se mit à gambader comme une folle. Tout en dansant, elle disait :

---Le bal du régent ! nous irons au bal du régent ! Les clôtures ont beau être épaisses, le jardin froid et désert, les fenêtres closes, j'ai entendu parler du bal du régent, je sais qu'on y verra des merveilles, et moi, je serai là ! Oh ! merci ! merci ! prince, interrompit-elle ; si vous saviez comme vous êtes beau, quand vous êtes bon ! C'est au Palais-Royal, n'est-ce pas ? Moi qui mourais d'envie de voir le Palais-Royal !

Elle était au bout de la chambre. D'un bond elle fut auprès de Gonzague et s'agenouilla sur un coussin à ses pieds. Et, toute sérieuse, elle demanda en croissant ses deux belles mains sur le genou du prince et en le regardant fixement :

---Quelle toilette ferai-je ?

Gonzague sécoua la tête gravement.

---Aux bals de la cour de France, dona Cruz, répondit-il, il y a quelque chose qui rehausse et pare un beau visage encore plus que la toilette la plus recherchée.

Dona Cruz essaya de deviner.

---C'est le sourire ? dit-elle comme un enfant à qui on propose une naïve énigme.

---Non, répliqua Gonzague.

---C'est la grâce ?

—Non ; vous avez le sourire et la grâce, dona Cruz ; la chose dont je vous parle.....

—Je ne l'ai pas. Qu'est-ce donc ?

Et comme Gonzague tardait à répondre, elle ajouta impatiente déjà :

—Me la donnerez-vous ?

---Je vous la donnerai, dona Cruz.

---Mais qu'est-ce donc que je n'ai pas ? interrogea la coquette, qui en même temps jeta son triomphant regard vers le miroir.

Certes, le miroir ne pouvait suppléer à la réponse de Gonzague.

Gonzague répondit :

---Un nom !

Et voilà dona Cruz précipitée du sommet de sa joie. Un nom ! Elle n'avait pas de nom ! Le Palais-Royal, ce n'était pas la Plaza-Santa, derrière l'Acazar. Il ne s'agissait plus ici de danger au son du tambour de basque, avec une ceinture de faux sequins autour des hanches. O la pauvre dona Cruz ! Gonzague venait bien de lui faire une promesse ; mais les promesses de Gonzague..... Et d'alleurs, un nom, cela se donne-t-il ? Le prince sembla marcher de lui-même au devant de cette objection.

--Si vous n'aviez pas de nom, chère enfant, dit-il, toute ma tendre affection serait impuissante ; mais votre nom n'est qu'égaré ; c'est moi qui le retrouve. Vous avez un nom illustre parmi les plus illustres noms de France.

--Que dites-vous ? s'écria la fillette éblouie.

--Vous avez une famille, poursuivit Gonzagqe dont le ton était solennel, une famille puissante et alliée à nos rois. Votre père était duc.

—Mon père ! répéta dona Cruz : Il est donc mort ?

Gonzague courba la tête.

--Et ma mère ?

La voix de la pauvre enfant tremblait.

—Votre mère, repartit Gonzague, est princesse.

--Elle vit ! s'écria dona Cruz, dont le cœur bondit ; vous avez, dit : Elle est princesse ! Elle vit ! ma mère ! Je vous en prie, parlez-moi de ma mère !

Gonzague mit un doigt sur sa bouche.

—Pas à présent, murmura-t-il.

Mais dona Cruz n'était pas faite pour se laisser prendre à ces airs de mystère. Elle saisit les deux mains de Gonzague.

--Vous allez me parler de ma mère, dit-elle, et tout de suite ! Mon Dieu ! comme je vais l'aimer ! Elle est bien bonne n'est-ce pas ? et bien belle ? C'est une chose singulière, interrompit-elle avec gravité ; j'ai toujours rêvé cela. Une voix en moi me disait que j'était la fille d'une princesse.

Gonzague eut grand'peine à garder son sérieux.

---Elles sont toutes les mêmes, pensa-t-il.

—Oui, continua dona Cruz, quand je m'endormais, le soir, je la voyait, ma mère toujours, toujours penchée à mon chevet, de grands beaux cheveux noirs, un collier de perles, de fiers sourcils, des pendants d'oreilles en diaments, et un regard si doux. Comment s'appelle ma mère ?

—Vous ne pouvez le savoir encore, dona Cruz.

—Pourquoi cela ?

—Un grand danger...

—Je comprends, je comprends, interrompit-elle, prise tout à coup par quelque romanesque souvenir, j'ai vu au théâtre de Madrid des comédies ; c'était ainsi : on ne disait jamais du premier coup aux jeunes filles le nom de leur mère.

—Jamais, approuva Gonzague.

—Un grand danger, reprit dona Cruz, et cependant j'ai de la discrétion. allez, j'aurais gardé mon secret jusqu'à la mort.

Elle se campa, belle et fière comme Chimène.

—Je n'en doute pas, repartit Gonzague ; mais vous n'attendrez pas longtemps, chère enfant. Dans quelques heures le secret de votre mère vous sera révélé. En ce moment, continua Gonzague, vous ne devez savoir qu'une seule chose ; c'est que vous ne vous appelez pas Maria de Santa-Cruz.

—Mon vrai nom était Flor ?

—Pas d'avantage.

—Comment donc m'appelais-je ?

—Vous reçûtes au berceau le nom de votre mère, qui était Espagnole. Vous vous nommez Aurore,

Dona Cruz tressaillit et répéta :

—Aurore !

Puis elle ajouta en frappant ses mains l'une contre l'autre :

—Voilà un hasard étrange !

Gonzague la regardait attentivement. Il attendait qu'elle parlât.

—Pourquoi cette surprise ? fit-il.

—Parce que ce nom est rare, repartit la jeune fille devenue rêveuse, et me rappelle....

—Et vous rappelle ? interrogea avec anxiété.

—Pauvre petite Aurore ! murmura dona Cruz, les yeux humides, comme elle était bonne, et joli, et comme je l'aimais !

Gonzague faisait évidemment effort pour cacher sa fiévreuse curiosité. Heureusement que dona Cruz était tout entière à ses souvenirs.

—Vous avez connu, dit le prince en affectant une froide indifférence, une jeune fille qui s'appelait Aurore ?

—Oui.

—Quel âge avait-elle ?

—Mon âge ; nous étions tous deux enfants, et nous nous aimions tendrement, bien qu'elle fût heureuse et moi bien pauvre.

—Y a-t-il longtemps de cela ?

—Des années.

Elle regarda Gonzague en face et ajouta :

---Mais cela vous intéresse donc, monsieur le prince ?

Gonzague était de ces hommes qu'on ne trouve jamais hors de garde. Il prit la main de dona Cruz et répondit avec bonté :

---Je m'intéresse à tout ce que vous aimez, ma fille. Parlez-moi de cette jeune Aurore qui fut votre amie autrefois.

VII

LE PRINCE DE GONZAGUE

La chambre à coucher de Gonzague, riche et du plus beau luxe, comme tout le reste de l'hôtel, s'ouvrait d'un côté, sur un entre-deux servant de boudoir, qui donnait dans le petit salon où nous avons laissé nos traitants et nos gentilshommes ; de l'autre côté, elle communiquait avec la bibliothèque, riche et nombreuse collection qui n'avait pas de rivale à Paris.

Gonzague était un homme très-lettré, savant latiniste, famillier avec les grands litterateurs d'Athènes et de Rome, thèologien subtil à l'occasion, et profondément versé dans les études philosophiques. S'il eût été honnête homme avec cela, rien ne lui eût résisté. Mais le sens de la droiture lui manquait. Plus on est fort, quand on n'a point de règle, plus on s'écarte de la vraie voie.

Il était comme ce prince des contes de l'enfance qui naît dans un berceau d'or entouré de fées amies. Les fées lui donnent tout, à cet heureux petit prince, tout ce qui peut faire la gloire et le bonheur d'un homme. Mais on a oublié une fée ; celle-ci se fâche ; elle arrive en colère, et dit : Tu garderas tout ce que nos sœurs t'ont donné, mais......

(A continuer).

NOTES LOCALES

Comme marque de l'intérêt porté aux choses de l'Ouest, et la preuve de l'importance de la Société de Colonisation à Edmonton, M. Wilfrid Gariépy nous informe que, comme secrétaire de la Société, il a, depuis quinze jours, reçu sept lettres demandant des renseignements sur le pays.

La Compagnie du Crédit-Foncier vient de transporter ses bureaux en face des magasins de la Baie d'Hudson.

M. Edmond Brosseau, de Brosseau, était à Edmonton ces jours derniers, à l'hôtel Queens.

Les Drs Ferris et Clendennan ont pris des bureaux dant le nouveau "bloc McDougall," coin de la rue McDougall et de l'avenue Jasper.

M. Alphonse Lamoureux, de Lamoureux P. O., est venu en ville la semaine dernière, pour affaires personnelles.

Le Cercle Richelieu donne, lundi prochain, une soirée dansante à l'hôtel Richelieu.

Le Cercle Richelieu a été fondé dans le but de propager la langue française. C'est cette société qui a d'abord ouvert une école française ici *et payé les institutrices.*

En récompense des services qu'ils ont rendus, les membres du Cercle espèrent que la population d'Edmonton les aidera à faire un succès de leur soirée.

Lundi, le 22, ont eu lieu à l'église St. Joachim les funérailles de Mlle C. Picard, dont nous annoncions la mort dans notre dernier numéro.

L'église avait été décorée de draperies noires ; à l'autel, le Rév. Père Grandin officiait.

A l'Offertoire, M. S. Larue a chanté la touchant cantique : *Adieu.*

Les porteurs étaient MM. J. H. Gariépy, Geo. Roy, J. G. Fairbanks, J. Chénier, S. Larue et W. Gariépy.

Le deuil était conduit par M. J. H. Picard, frère de la défunte.

A la famille en deuil, nous réitérons l'expression de nos sincères condoléances.

Un nouveau magasin sera ouvert sous peu sur l'avenue Jasper, en face de la nouvelle bâtisse de la Banque des Marchands, par MM. Kelly & Moore.

M. et Mme Miquelon, de Calgary, sont venus passer quelques jours à Edmonton, les hôtes de MM. Jos Chenier et J. E. Labissonnière.

Sa Grandeur Monseigneur Legal et le Rév. Pèse Leduc étaient en ville cette semaine.

Jeudi dernier, Madame Dr Ferris a donné un joli *At Home* où assistaient près de deux cents invités.

Une délégation du Conseil-de-Ville, composée des échevins Boyle, Griesbach, Manson et du maire May, a eu une conférence avec les membres du cabinet provincial, pour discuter la question des téléphones.

Ce que ces messieurs veulent est que le gouvernement se charge de l'opération des téléphones tant dans les villes que dans les campagnes.

Le cabinet a promis de s'occuper sérieusement de cette question.

Le C. N. R. a ouvert ses bureaux dans la nouvelle station.

Les bureaux de "Alberta Agencies Ltd" viennent d'être transportés dans la bâtisse voisine de la nouvelle Banques des Marchands.

Le grand tournoi, ou " Bonspiel " bat son plein. Les deux patinoirs sont employés par nos " curlers ". *Il* y a beaucoup d'étrangers, venus des différentes places d'Alberta et Saskatchewan.

On annonce pour lundi et mercredi *prochain*, les 29 et 31, deux joutes de hockey entre les équipes respectives d'Edmonton et de Rossland, B. C.

Ces joutes auront lieu au patinoir *Thistle* et promettent d'être très intéressantes. Les joueurs de Rossland sont très-exercés, dit-on, et viennent à Edmonton pour en remporter des lauriers. Nous verrons si nos gars les laisseront faire.

Après avoir joué à Edmonton, l'équipe de Rossland jouera contre le club Strathcona, à Strathcona, mardi et jeudi.

L'attention des lecteurs est attirée sur l'annonce de la maison Larue & Picard, qui offre de grandes reductions de ce temps-ci.

M. et Mme Gaudette, de Morinville, sont à l'hôtel Richelieu.

MM. G. Poirier et J. P. Gore, de Calgary, sont arrivés à Edmonton et ont l'intention d'y fixer leurs pénates.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur une nouvelle annonce dans nos colonnes, celle de J. Grantham & Co.

Cette maison est très recommendable.

M. Hamilton, l'actif gérant de la maison Oscar Brown & Co., est de retour d'un long voyage à Vancouver et autres parties de la Colombie Anglaise.

Il nous a été donné, l'autre jour, d'admirer les superbes voitures *automobiles* que M. G. Corriveau a rapportées de son voyage aux Etats-Unis.

Ces voitures sont exhibées dans les salles de vente de MM. Manuel & Corriveau, sur l'avenue Howard, où tout le monde peut aller les voir.

MM. Laprelle et Feypel viennent de recevoir une nouvelle lampe à gazoline, pour l'éclairage des magasins et habitations.

Ne manquez pas de voir l'annonce dans notre prochain numéro.

MM. Hébert et L. Boudreau, de St-Albert, étaient en ville jeudi.

Ne manquez pas de lire l'annonce de notre grand concours, *en deuxième page.* Plusieurs de nos abonnés sont passés à nos bureaux pour voir les prix que nous offrons. Tous se sont déclarés enchantés, et bien décidés de travailler pour en gagner un, sinon tous les trois.

M. Ringuette, maire de Morinville, est à Edmonton et loge au Richelieu.

Nous apprenons d'Ontario le mariage de notre ami, M. N. D. Beck, du bureau de Beck, Emery & Newell, à Mlle Adélaïde Teefy, de Richmond Hill, Ont.

Ce soir, jeudi, a lieu le banquet annuel donné par l'association des Ecossais, (*St Andrews Society*). Le banquet a eu lieu au Queen's Hotel.

M. Harrison Young, l'inspecteur des pêcheries, qui a été accidentellement blessé par une arme à feu l'autre jour, prend beaucoup de mieux. Le malade est à l'hôpital-général.

Le Cercle Richelieu vient de faire l'élection de ses officiers pour l'année courante. L'élection a donné le résultat suivant : Président, A. Laurendeau ; Vice-Président, M. LeBreton ; Secrétaire, J. Benoist ; Trésorier, Léo Savard ; Directeur artistique, A. Prince ; Directeur de musique, M. Duplessis ; Directeur des jeux, M. Provost.

Edmonton jouit d'une température *absolument idéale.* Le peu de neige tombée la semaine dernière disparait rapidement, et déjà nos trottoirs sont à sec. Le soleil brille comme aux beaux jours du printemps ; ce n'est pas à tort que le nom de *Sunny Alberta* a été donné à notre province.

Nouvelles

MORINVILLE

Mardi, le 23, *a eu lieu le mariage* de M. A. Caron et de Melle M. A. Houle, que le COURRIER annonçait la semaine dernière.

Monsieur Jos.Perras,servait de père au marié.

La bénédiction a été donnée par M. le *curé Ethier.*

En dépit du froid, il y avait une assistanse nombreuse à cette cérémonie.

Nos meilleurssouhaits aux nouveaux époux.

M. Omer Gouin demeure maintenant dans le village. Il a loué la maison de M. Ludger Lemire.

D'après un recensement qui vient d'être fait, Morinville compte 800 âmes.

Dans les limites de la paroisse, il y a trois cents terres. Cela veut dire qu'il y a place pour plusieurs familles encore.

La semaine dernière, M. le Curé de St-Emérance et le Rev. Père Lacombe Sr. *étaient au presbytère.*

Mons. Lavallée, maitre de poste, se rétablit rapidement de l'indisposition qui le retenait à sa chambre depuis quelques temps.

M. E.-M. Rivet vient de faire l'acquisition d'un nouvel engin, " Traction engine, " de 22 chevaux *vapeurs.*

M. Rivet ira s'installer au *Petit Lac des Oeufs, pour scier du bois.*

ST. ALBERT.

Mardi, le 23 courant, a eu lieu le mariage de M. L. McDonald et Mlle Alice Lake, *tous deux de St. Albert.*

WETASKIWIN.

M. Thibaudeau, de Fort William, Ont., est à Wetaskiwin. Il passera *un mois chez son frère,* le principal de l'école Alexandra.

Madame P. A. Miquelon, qui fut assez gravement malade, est maintenant en pleine convalescence.

Le moulin à farine de la "Wetaskiwin Milling Co." fait des affaires d'or. Les ventes de la semaine dernière dépassent tout ce qui s'est vu depuis que le moulin est en opération.

On dit que la Canadian Bank of Commerce construira un beau bloc, pour ses bureaux, dès le printemps.

M. Fred Dowler, l'agent de la station, vient d'être remplacé par M. M. *McManus.*

F. L. Talbot est allé à la chasse. Il y passera une semaine ou deux.

MARCHE D'EDMONTON.

Beurre extra........	25c., la lb.
Œufs..............	30c. frais.
Charbon............	$3.50 à $4.00
Paille..............	$3.à $4.la char.
Foin de Prairie.....	$6.à $12 "
Mil.................	$10.à $16. "
Avoine.............	20, 22 et 25c.
Bœuf..............	2c. à 2½c. "
Volailles, — Canards,	10c.
Poulets de printemps,	10c.
Oies................	10c.
Dindes............	12½c. à 14c.
Orge...............	25 à 35c. le m.
Blé................	63c.
Porc...............	4c. à 5c
Mouton............	5c.
Patates............	40c. à 50c.

BEAUMONT

M. le curé a fait ses visites de paroisse cette semaine, en compagnie de M. M. Pruneau et Jos Demers, marguilliers.

Lundi, le 15 courant, a eu lieu le mariage de M. Joseph Coté et Mlle Mathilda Préville. M. X. Préville était garçon d'honneur et Mlle Bestoraghe, fille d'honneur.

Le diner de noces a eu lieu chez M. Préville, père de la mariée, et la soirée chez M. Coté.

Au nombre des invités, on remarquait : M. le curé Ouellette, M. et Mme C. Morneau, M. et Mme J. Demers, M. L. Roberge, M. et Mme Z. Roberge, M. et Mme P. Roberge, M. et Mme L. Lachapelle, M. et Mme J. Bérubé, M. et M. C. Bestoraghe, M. et Madame E. Fouquet, M. Eugène Goudreau et plusieurs autres dont les noms nous échappent.

Au diner, M. le Curé Ouellette, en présentant la santé des mariés, *a* fait un joli discours qu'on a beaucoup applaudi.

Les nouveaux mariés ont reçus plusieurs jolis cadeaux dont il serait trop long de donner la liste.

La soirée, chez M. Coté, a été exceptionnellement joyeuse et on s'y est amusé jusqu'au matin.

LE COURRIER DE L'OUEST offre ses meilleurs souhaits de bonheur aux nouveaux époux.

M. Chas Morneau est allé à Edmonton cette semaine. Il se rendra à St. Albert, en compagnie de M. A. Laurendeau, par affaires.

M. Etienne Fouquet a vendu sa propriété à M. Prelat, nouvellement arrivé de France, pour la somme de $2,560.

Nous apprenons avec plaisir que Mme Morneau se rétablit rapidement d'une attaque de grippe.

BROSSEAU.

Les Canadiens ici se sont tous bien amusés pendant le temps des fêtes. Il y *a eu plusieurs soirées,* où l'on a fait de la musique, sauté, dansé. Entre autres, chez MM. Brosseau, St. Hilaire, Lambert et B. Théroux. A toutes ces réunions les invités étaient nombreux et tous furent enchantés de l'hospitalité des messieurs plus haut nommés. Tous nos gens sont contents d'avoir passé le temps des fêtes aussi joyeusement.

Il ne faut pas croire que, parce que nous sommes un tant soit peu éloignés des grands centres, nous n'avons pas nos amusements et nos plaisirs ; au contraire, à certaines époques de l'année, le colon, et surtout le colon canadien, sait se divertir et se distraire de ses durs labeurs, comme nolesait faire un citadin.

Le temps des distractions passé, tous sont retournés à l'ouvrage ; la plupart de nos gens s'occupent à faire du bois de sciage.

Notre moulin à scie suffit à la dépense de la localité et du district avoisinant.

NÉCROLOGIE.

Le 29 décembre dernier, est décédé M. Alphonse Foisy, dont les funérailles eurent lieu à Saint-Paul-des-Métis, le 1er janvier.

M. Alphonse Foisy, qui était plus que septuagénaire, fut toujours un père dévoué, un homme d'un courage à tout épreuve et un colon laborieux. Grâce au travail constant de ce regretté père, sa nombreuse famille se trouve aujourd'hui à l'abri de la misère.

Il laisse pour pleurer sa mort, une épouse déjà âgée et plusieurs filles et garçons.

RIVIERE A LA PAIX

Les ordres sont donnés et l'élection aura lieu le 15 février

Jeudi, 25 janv. — Les ordres ont été émis ce matin pour que l'élection de la Rivière à la Paix ait lieu le 12 février prochain.

L'officier rapporteur, George McLeod, est parti ce matin, en compagnie de M. Garnet, de Spirit River, et de M. Lawrence, de Vermillon. Ils se *rendront* par voie d'Athabasca Landing.

Les candidats probables sont F. Lawrence, de Vermillon, J. Cornwall, du Petit Lac des Esclaves, et A. Brick de Rivière à la Paix. M. Lucien Dubuc est à Winnipeg, et on ne sait encore s'il se présentera de nouveau.

CRAINT LA VENGEANCE.

Pourquoi ne veux-tu plus rencontrer Thomas ?

C'est moi qui lui ai présenté celle qui est devenue sa femme.

Je ne le vois pas...

LA PRIERE DE LA VEUVE

Une veuve remariée était battue comme plâtre par son .... consolateur. Aussi détestait-elle selon ses mérites son second époux. Celui-ci la surprit un jour, à genoux et priant pour sa conservation.

Il lui demanda si elle avait repris de l'amitié pour lui.

Non, répondit-elle, mais mon premier mari me souffletait. Vous, vous m'assommez. Je prie Dieu qu'il vous fasse longue vie ; car si je vous perdais, mon troisième mari me tuerait sans doute.